

Ville de **Feignies** / Feignies Loisirs Animations Culture
Médiathèque de Feignies

Concours de nouvelles

France Philippe

2020

THÈME JEUNES

(DEUX CATÉGORIES : MOINS DE 13 ANS ET DE 13 À 16 ANS)

Quand je serai grand

THÈME ADULTES

Vendredi 13



En cette période difficile de confinement, de crainte, l'écriture permet de s'évader un peu de tout ce contexte.

Alors, pourquoi-pas participer à un concours de nouvelles ? C'était l'occasion cette année de prendre part à la 21e édition du concours de nouvelles « France Philippe ».

Certes, le thème est défini, mais l'imagination est grande et il faut se décider à laisser courir sa plume. Parfois recommencer.

Merci à tous les participants, 3 jeunes et 32 adultes, originaires de 19 départements français et de Belgique.

Merci aux membres du jury, qui ont toujours autant de plaisir à lire ces nouvelles, les classer, et échanger entre membres.

Merci à Mme Royer, MM. Dehoze et Chambre qui permettent la pérennité du concours par leur travail.

Merci à M. Lavallée, maire-adjoint à la culture de la Ville de Feignies, de nous soutenir et d'y participer.

Rendez-vous l'année prochaine.

Les thèmes 2021 :

Adultes : Secret bien gardé

Jeunes : Un jour mon tour viendra

JEAN-MICHEL VOULOIR

Président de Feignies Loisirs Animations Culture

Concours de nouvelles France Philippe

Année 2020

Organisé par la Ville de Feignies,
Feignies loisirs animations culture
et la Médiathèque municipale de Feignies

THÈME ADULTES

Vendredi 13

1 - L'automne est là, l'été s'en va Yohan Laigle	1
2 - La fin du monde Janine Malaval	9
3 - C'est pour elle Madeleine Lahaye-Sirey	16
4 - Pacha Pierre Malaval	23
5 - Tous en cène Arnaud Fontaineburny-Deleau	29
6 - Vendredi 13 Pierre Lecocq	36
7 - Que du bonheur ! Nathalie Williams	42
8 - La liste Sandrine Defoug	48
9 - La bouteille d'eau de Lourdes Annie Lémeré	53
10 - La vierge en plastique Anne Trégloze	57

THÈME JEUNES

Quand je serai grand

Catégorie moins de 13 ans

1 - Quand je serai grande... Abigaël Souris	61
---	----

Catégorie de 13 à 16 ans

1 - Libre Eulalie Leboucher	65
2 - Celle que je désire Alice Cornet	72

Renseignements auprès de la Médiathèque municipale de Feignies
17, rue de Blaton 59750 FEIGNIES ou mediatheque@ville-feignies.fr
Tel : 03 27 68 17 03 ou sur www.mediatheque-feignies.fr

CONCOURS ADULTES

Vendredi 13

1 - L'AUTOMNE EST LÀ, L'ÉTÉ S'EN VA

YOHAN LAIGLE

Chapitre I : Pénestin

Marilou souriait, elle était heureuse. Elle ne regardait pas son fils, elle le contemplait. Comme les années étaient passées vite, son petit garçon allait bientôt entrer au lycée. Alan devenait un homme et ressemblait de plus en plus à son père. En attendant la rentrée, ils profitaient tous deux d'une semaine au bord de la mer et ils avaient eu de la chance, le temps était magnifique en Bretagne cette année. Elle se souvenait de ce que l'adolescent avait déclaré en début de semaine, « Pénestin, ce n'est pas St Trop', mais quand même ça envoie du lourd ! ». Ses yeux pétillaient, et Marilou avait la chair de poule en y repensant. Elle était fière d'avoir pu économiser suffisamment d'argent pour louer un mobil-home sur la côte au mois d'août, cumulant les « extras » de ménage en plus de son emploi de cantinière.

Elle contemplait son fiston allongé sur sa serviette de plage, ses cheveux bruns trop longs cachant ses beaux yeux verts et ses sempiternels écouteurs enfoncés dans les oreilles.

- Tu vas devenir sourd à écouter ta musique si forte, lui répétait-elle inlassablement.

Elle récoltait toujours la même réponse ironique :

- Pas grave, comme ça je ne t'entendrais plus me crier dessus.

Le vent d'ouest s'était levé, comme si la nature leur indiquait que les vacances touchaient à leur fin, et qu'il leur fallait rentrer chez eux. Marilou avait envie de le prendre dans ses bras et de l'étreindre très fort, mais son bébé avait désormais quinze ans, et les ados n'aiment pas les câlins.

Soudain, une bourrasque de vent la tira de ses pensées. Le souffle souleva le tee-shirt de son fils qui trainait et l'envoya valser sur le sable. Marilou se leva d'un bond pour se ruer sur le vêtement en cavale avant qu'il ne finisse sur le couple de retraités voisin. Dans la précipitation, elle se prit le pied dans la lanière de son sac à main et s'étala de tout son long. Un ensemble d'objets variés, allant du stylo Bic au ticket de loto perdant, s'éparpilla sur leurs serviettes. Le rouge montait aux joues de la maman qui détestait se donner en spectacle. Alan, quant à lui, s'était redressé sur ses coudes et partit dans un fou rire irrésistible. Elle lui lança un regard noir, ce qui le fit rigoler encore davantage. Il se leva et tendit la main à sa mère afin de l'aider à se relever. Il ne sentit pas la petite enveloppe sous son pied s'enfoncer dans le sable entre leurs deux serviettes.

Gwénaél savourait la brise qui glissait sur son visage. Il aimait la fin de la saison estivale, quand les touristes rentraient chez eux et que les locaux redevenaient maîtres des lieux. L'été avait tenu ses promesses de soleil et de chaleur et La Bisquine, crêperie du centre de Pénestin dans laquelle l'étudiant travaillait, avait affiché complet quasiment tous les jours. Il était fatigué mais content, il allait entamer une nouvelle année scolaire sereinement, et pourrait peut-être même se payer le luxe de sortir pour quelques soirées étudiantes. Lyon n'a qu'à bien se tenir, le breton est dans la place ! La sonnerie de son téléphone le sortit de sa rêverie. C'était un message de sa mère qui lui demandait de rentrer pour préparer ses affaires.

Il se leva, frotta son short pour enlever le sable et s'avança vers la mer pour mettre une dernière fois les pieds dans l'eau avant de retourner en Rhône-Alpes. En s'avançant sur la grève, il vit un coin de papier dépasser de la plage. Il se baissa pour ramasser le document, qui était en fait une enveloppe sur laquelle il n'y avait rien d'écrit. Quelques minutes auparavant, Gwénaél avait assisté, amusé, à la scène du sac à main et comprit tout de suite qu'elle appartenait à l'ado et sa mère, duo qu'il avait croisé dans le coin à plusieurs reprises dans la semaine.

Il réfléchit en reprenant sa marche vers l'eau et se dit qu'il n'avait

aucun moyen de les retrouver. Il ouvrit alors l'enveloppe et en sortit deux places de concert. Il n'y avait aucune coordonnée permettant d'identifier les acheteurs. L'étudiant haussa les épaules, remit les tickets dans l'enveloppe, la plia en deux et l'enfonça dans la poche arrière de son bermuda. L'eau fraîche sur ses orteils lui procura une sensation de bien-être et de plénitude. Il ferma les yeux et respira l'air iodé à pleins poumons, avant de retourner dans la pollution citadine.

Chapitre II : Nantes – Lyon

- Alan ! Baisse le son s'il te plaît ! Marilou était obligée de crier pour se faire entendre.

- Mais c'est de la musique qui s'écoute fort ! Rétorqua son fils.

- Je ne pense pas que les voisins soient de ton avis ! Et puis tu devrais faire un peu tes devoirs.

- Mais maman ce sont les vacances, c'est bon j'ai le temps.

Marilou soupira et tourna les talons. Elle avait du mal à s'imposer ces derniers temps. Depuis la mort de son mari dans un accident de moto trois ans auparavant, elle n'osait plus le brusquer ; et en bon adolescent qui se respecte, Alan en profitait.

Ils avaient traversé cette douloureuse épreuve ensemble, et elle admirait la manière dont son fils surmontait cela. Il y avait eu tant de larmes, tant de peine ; elle ne voulait plus que son bonheur et se laissait parfois un peu déborder. Elle redescendit à la cuisine et se servit un café.

Elle frissonnait sous son pull, l'automne avait débarqué avec la Toussaint et la grisaille nantaise la rendait maussade. Elle regarda par la fenêtre et laissa son esprit divaguer. Elle retrouva le sourire en pensant au week-end à Paris qu'elle avait organisé pour l'anniversaire d'Alan. Il allait avoir seize ans et n'avait encore jamais mis les pieds dans la capitale. Il était impatient de voir la tour Eiffel, et encore il ne savait pas tout, une surprise de taille l'attendait. Un de ses groupes de musique préférés se produisait le vendredi soir, et elle s'était procurée deux billets. Elle était fière de son idée et avait hâte de voir sa tête quand il l'apprendrait, à la dernière minute.

L'arrivée de son garçon dans la cuisine, qui avait daigné sortir de sa tanière, mis un terme à sa rêverie.

- J'ai faim, dit-il sans détour, vêtu d'un jogging et de son tee-shirt de Metallica beaucoup trop grand pour lui. Son apparition fit sourire sa mère, un sourire empli d'un amour inconditionnel.

Juliette dormait, ses longs cheveux bruns masquant son visage. Son odeur se mêlait à celle de son shampoing et transportait Gwénaël. Ils étaient enlacés dans le petit lit de sa modeste chambre d'étudiant. Il savourait ses quelques jours de vacances pour faire un break dans le rythme effréné de la fac de médecine. Il n'en revenait pas de la tournure qu'avaient pris les événements. Quelques semaines auparavant, il avait sauvé de justesse de la machine à laver l'enveloppe de la poche de son bermuda. Ne sachant pas trop quoi faire des tickets de concert d'un groupe dont il n'avait jamais entendu parler, il les avait mis en vente sur le bon coin, à un tarif défiant toute concurrence. Juliette, une parisienne qui avait quitté le cocon familial pour faire ses études dans la capitale des gones, l'avait contacté pour lui acheter les billets. Ils s'étaient rencontrés pour effectuer la transaction et le coup de foudre avait été immédiat, et réciproque.

Ils s'étaient revus à plusieurs reprises au mois de septembre, apprenant à se connaître et à se découvrir timidement. La fin de l'été fut douce et les balades au bord du Rhône main dans la main magiques. Ces instants aussi incroyables qu'inattendus faisaient déborder le jeune homme de bonheur ; il avait des papillons dans le ventre à chaque fois qu'il la voyait descendre du tram pour le retrouver. La ville des lumières ne lui avait jamais paru aussi scintillante. Ils franchissaient les étapes de leur histoire naissante à leur rythme, aussi harmonieusement et simplement que la rencontre du Rhône et de la Saône à la confluence de leur cité d'adoption.

Le prochain cap était de taille, Gwénaël allait rencontrer les parents de sa belle, à l'occasion de leur week-end parisien pour assister au concert. Le breton appréhendait un peu mais la pétillante petite brune l'avait rassuré à sa manière.

- Ne t'inquiète pas mon petit ange blanc, mes vieux vont t'adorer,

et puis un futur médecin, ça en jette !

Depuis qu'elle savait que le prénom Gwénaél signifiait « ange blanc » en breton, elle le surnommait ainsi. Le jeune homme poussa un soupir en souriant ; il allait quand même falloir faire bonne impression, il n'était pas question de perdre des points avec Juliette, elle comptait trop pour lui. Il ferma les yeux et enfouit son visage dans sa longue chevelure.

Chapitre III : Paris

- Non, non, non ! Marilou, hystérique, retournait son sac à main dans tous les sens, sous le regard dubitatif de son fils. Elle avait les joues en feu et commençait à transpirer malgré la fraîcheur de l'appartement parisien qu'une amie leur avait prêté pour le week-end. Après avoir vidé entièrement son sac, vérifié chaque poche, chaque couture, elle se laissa tomber sur le canapé, abattue. Les larmes lui montèrent aux yeux et elle enfouit son visage dans ses mains pour se cacher. Alan était dubitatif.

- Bah alors maman, qu'est-ce qui t'arrive ? Pourquoi tu te mets dans cet état ?

Marilou prit un mouchoir, s'essuya les yeux et respira un grand coup pour tenter de se calmer. Puis elle répondit, la voix chevrotante :

- Je suis trop nulle, vraiment trop nulle. J'avais prévu une surprise pour ton anniversaire et je l'ai perdue. Mais nom de dieu pourquoi je n'ai pas vérifié avant de partir ?

Son fils haussa les sourcils, il n'avait pas l'habitude d'entendre jurer sa mère.

- Mais ce week-end à Paris c'est déjà un très beau cadeau. T'avais prévu quoi de plus ?

- J'avais acheté deux places pour le concert des Eagles of death metal, ce soir au Bataclan. Je m'en suis occupé il y a plusieurs mois et j'avais laissé les tickets dans la poche intérieure de mon sac pour ne pas les oublier, et ils n'y sont plus, répondit-elle la mort dans l'âme.

Elle détourna le regard pour ne pas avoir à affronter la déception de son fils. Alan accusa le coup, un concert d'un de ses groupes préférés dans une salle mythique, c'était juste incroyable et totalement inattendu. Il comprenait maintenant la peine de sa maman. Il ravala sa déception et tenta de reconforter sa mère.

- Ne t'inquiète pas maman, ce n'est pas grave. Et peut-être bien qu'ils passeront à Nantes un de ces quatre. Et puis comme ça on va se coucher tôt ce soir pour être en forme pour parcourir la ville demain.

Marilou le regarda d'un air triste et désolé.

- Et puis j'ai leur dernier album dans mon MP3, on l'écouterà ce soir si tu veux, enchaîna-t-il en faisant un clin d'oeil à sa mère, mais je te préviens, c'est de la musique qui s'écoute fort !

Une nouvelle fois, Marilou retrouva le sourire grâce à son fiston.

La soirée battait son plein, Gwénaël se sentait un peu étranger à la fête, n'étant pas vraiment transporté par le son rock des Eagles of death metal, lui qui avait plutôt été élevé à la chanson française. Mais il s'en fichait pas mal, il n'avait d'yeux que pour sa belle, qui était déchaînée.

Alors que le groupe jouait sa chanson Kiss of the Devil, Gwénaël ne comprit pas tout de suite ce qu'il se passait quand il entendit des détonations. Cela faisait-il parti du spectacle ?

Des gens se mirent à hurler, des cris qui ne ressemblaient plus à des acclamations mais plutôt à de la terreur. Il vit des spectateurs s'écrouler, les musiciens quitter la scène. Juliette planta son regard dans le sien, il y lut la panique. Soudain, les yeux de la petite brune se détournèrent et s'arrondirent en regardant derrière lui. Sa main serra celle de son amoureux tellement fort que ses phalanges devinrent blanches. La scène paraissait se dérouler au ralenti, Gwénaël tourna la tête et vit un assaillant pointer une arme à feu dans leur direction. Il n'eut pas le temps de réagir ni d'avoir peur, la rafale partit d'un coup. Le bruit de la déflagration et la douleur furent simultanés. Il porta la main à sa poitrine et s'effondra. Il se retrouva allongé au sol, recroquevillé, nez à nez avec Juliette.

Leurs mains ne s'étaient pas lâchées. Ils se regardèrent, la belle brune pleurait et avait du mal à respirer. Gwénaël sentait son regard se voiler, ses forces le quitter. Il se força à sourire pour s'adresser à Juliette.

- Ne t'inquiète pas, ça va aller, on est ensemble, on va s'en sortir ma chérie.

- Je t'aime mon coeur. Et je sais que mon ange blanc me guidera au ciel, lui répondit-elle dans un mélange d'amour et de tristesse. Puis elle ferma les yeux.

Gwénaël fit un ultime effort pour s'approcher de Juliette, enfouit son visage dans sa longue chevelure brune, et s'enivra une dernière fois de son odeur avant de rejoindre sa belle dans les ténèbres.

Épilogue

Marilou et Alan étaient assis sur le canapé, médusés, les yeux rivés sur l'écran de télévision. Les informations tournaient en continu sur les attentats du vendredi 13 novembre 2015 à Paris. Ils ne décrochaient pas un mot depuis une heure, pétrifiés par les premières images retraçant les événements de la veille. Ils oscillaient entre incrédulité, soulagement et effroi. Ils avaient miraculeusement échappés à une dramatique soirée et n'en revenaient pas. Alan rompit le silence :

- Tu vas sûrement trouver ça ridicule, mais tu sais ce que je crois maman ?

- Non mon chéri, dit moi, répondit-elle d'une voix douce.

- Je crois que c'est papa qui, d'une manière ou d'une autre, a fait disparaître les places de concert. Il veille sur nous, il nous protège.

Marilou regarda son fils, lui caressa la joue, puis le prit dans ses bras et l'étreignit du plus fort qu'elle put. La vie était trop fragile pour manquer ces moments-là, même si son fils n'était plus un petit garçon.

Ce matin-là à Pénestin, le vent souffla sur la plage de la Mine d'Or,

s'efforçant de transporter au large les larmes et la tristesse de parents ayant perdu un être cher, et tentant d'insuffler de l'espoir dans le coeur meurtri de l'humanité.

2 - LA FIN DU MONDE

JANINE MALAVAL

Un samedi matin, tendu de gris. Un jour comme un autre pour Axel, jeune et brillant trader multi-diplômé de la très offensive Banque Flint and Bart's Company. Il prit place dans le minuscule espace qui lui était dévolu dans la salle des marchés. Devant lui se déployaient trois écrans constellés de courbes et de chiffres, deux claviers, deux téléphones. Il salua ses collègues, « market maker » comme lui, prédateurs aguerris à l'affût de leurs proies, ces valeurs du Cac 40 sur lesquelles ils se ruaient pour acheter et vendre, jeunes soldats de la finance au service de la puissante armée des banquiers. L'argent coulait à flot dans les coffres de leur employeur, arrosant au passage leurs florissants comptes en banque. Son téléphone sonna. Jacques, le chef de l'équipe, son ami et mentor, l'invitait à le rejoindre dans son bureau vitré.

– On a un problème, j'ai tes résultats d'hier, dit-il en fixant Axel qui se tendit comme un ressort. On a un trou de 15 millions, du lourd !

Axel le dévisageait sans comprendre. Il se repassait à toute vitesse le film des opérations exécutées la veille. Impossible de se rappeler de toutes. A la clôture aucune alarme n'avait résonné pour signaler une inversion de courbe, le curseur était bloqué dans le vert. Axel avait quitté son poste en vainqueur, satisfait des profits engrangés. Il voulut examiner le listing mais Jacques l'en empêcha.

– Le mieux c'est que tu partes chez toi. T'as pas à être là aujourd'hui. Je vais voir si je peux rattraper le coup avant qu'on s'en aperçoive plus haut. Je te tiens au courant. A lundi.

Axel sortit, complètement sonné. La prise de risques, c'était son job ! Mais jamais sans filet. Que s'était-il passé ? Il décida de rentrer chez lui. A cette heure, Eva devait être encore au lit. Devait-il lui parler de son problème ? Pour Axel, habitué aux liaisons éphémères, Eva semblait une valeur sûre, peut-être volatile, voire même volage, à analyser sur le long terme. Attachés à leur espace de

liberté, ils vivaient chacun de leur côté, sauf le week-end. Il pénétra dans l'appartement et appela Eva. Seul le silence lui répondit. La chambre était vide. Il s'affaissa dans le canapé. La migraine lui vrillait les tempes. Il avisa alors l'enveloppe posée sur la table, l'ouvrit en tremblant. «Axel. Je suis partie quelques jours avec une copine. J'ai besoin de réfléchir à nous deux. Je ne suis pas sûre de pouvoir continuer. Je te rappellerai ».

Pour la deuxième fois de la journée, Axel encaissa, n'ayant rien vu venir. Habituellement réfractaire à toute introspection, il était subitement en plein examen de conscience. En moins d'une heure il assistait à l'écroulement des deux piliers qui soutenaient sa vie : son travail et sa vie amoureuse. Il songea à partir. Était-ce lâcheté que de vouloir fuir pour échapper à ses responsabilités ? Ou bien courage de tout abandonner et recommencer ailleurs, n'importe où, une autre vie ? Il se leva et commença à remplir sa valise, n'emportant que le strict nécessaire. Il repéra dans la cuisine le vieux carnet hérité de sa grand-mère qui débordait de feuilles volantes écrites avec application, des recettes de sa cuisine du Sud dont elle aimait régaler sa famille. Ce cahier tout usé représentait le rayon de soleil qui traversait la sombre nuit dans laquelle il se sentait glisser. Il chargea dans sa voiture son maigre bagage et s'engagea sur le Périphérique parisien. Direction le Sud. Où ? Le hasard déciderait. Muni de sa carte bleue, le sésame universel, Axel sentit son corps se détendre, la migraine desserrer ses griffes. Il mit en route son GPS, observa le plan qui se matérialisait sur l'écran. Vers quinze heures, il s'arrêta pour faire le plein et manger un sandwich dans une station service.

Il roulait depuis un certain temps vers le Sud-Ouest quand son téléphone sonna. Jacques l'appelait. Il ne décrocha pas. Puis ce fut au tour d'Eva. Durant plus d'une heure, les appels se succédèrent. Sa boîte vocale allait saturer. Il traversait des régions de vignes dont les ceps nouveaux se paraient de jeunes feuilles. Au loin se profilait la chaîne des Pyrénées qu'éclairait le soleil couchant faisant flamboyer les sommets enneigés. La nuit ne tarderait pas.

Axel quitta l'autoroute pour s'engager sur les routes départementales. Il traversa des villages dont les noms chantaient leur origine

occitane : Limoux, Couiza, Esperaza. Des enseignes vantaient la Blanquette de Limoux. Il saliva et se serait volontiers régala d'une bonne blanquette mais se souvint qu'il s'agissait d'un vin effervescent réputé. Lorsque la fatigue s'abattit sur lui, il s'arrêta sur le bas-côté. Un sommeil confus le terrassa, l'emportant dans des contrées peuplées de silences et de rêves. La pâle lumière d'une aube brumeuse le réveilla, révélant la masse sombre d'une montagne. Sous ses yeux un panneau l'informa qu'il était à Bugarach. Il n'en avait jamais entendu parler. Le nom lui plut. Il s'engagea dans la rue principale. Des maisons en pierre se succédaient, serrées les unes contre les autres, ouvrant sur de charmantes placettes cernées de platanes. La silhouette massive de la montagne dressait en arrière-plan ses falaises hérissées de pointes, de brèches taillées dans ses remparts. Il repéra un bar, se gara pour aller boire un café. Une femme d'un certain âge, peut-être la patronne, vint le saluer. Son accent chantant du midi roulait les « r » avec une belle énergie.

– Vé, c'est une belle jourrnée pour aller rrrrandonner, pas vrrré ?

Axel opina. La porte s'ouvrit sur une poignée d'habitueés qui prirent possession du bar, lancés dans un débat passionné dont Axel ne saisissait pas un mot. Dialecte ou accent ? Sur quel territoire linguistique avait-il débarqué ?

Il alluma son téléphone pour écouter les messages. Tous venaient de Jacques et d'Eva. Un feu croisé d'appels où l'affolement côtoyait la véhémence. Axel n'arrivait pas à les croire. Ils s'étaient moqués de lui. Ils osaient nommer cela un « poisson d'avril » ! Hier on était le 1er avril, ne l'avait-il pas remarqué ? Jacques et Eva s'excusaient comme des enfants ayant commis une grosse bêtise sans en mesurer la portée. « C'était un Poisson d'Avril. On voulait juste te donner une leçon, te rabattre ton caquet et te montrer que tu n'es pas invincible. C'est fini maintenant. Rentre à la maison ! ».

Ainsi était-il perçu, hâbleur et méprisant, au point de mériter une leçon. Il ressentit de la tristesse, subitement conscient de la vacuité de son existence. L'air vif saturé de senteurs printanières le fouetta comme une gifle. Le village s'éveillait doucement à la dou-

ceur de l'aube. Alex y vit un signe. C'est ici que prendrait fin son ancienne vie. Il revint dans le bar pour demander s'il y avait un hôtel ou un hébergement disponible. Les discours reprurent de plus belle, roulant comment un torrent de montagne. Il comprit que l'hôtel était fermé, mais que Jean le Fadasse qui tenait la buvette sur la route du Pic proposait des chambres. D'autorité, la « patronne » fit taire tout le monde pour téléphoner à Jean.

– Jean, c'est moi, la Finette. T'aurais pas une chambre pour dépanner un p'tit gars qui vient de débarquer ce matin ?

- ...

- Pour combien de temps ? demanda-t-elle à Alex qui haussa les épaules, n'ayant pas la réponse. Tiens, voyez ça ensemble. Elle lui passa l'appareil.

– Bonjour, fit timidement Axel. En fait je ne sais pas combien de temps, une semaine ou plus.

– Vé ! Je suis fermé pour le moment, je fais des réparations. Si t'es pas trop regardant, j'ai un bout de chambre avec coin cuisine et sanitaires. Tu peux venir voir.

Axel accepta et remercia le petit comité qui avait écouté en silence l'échange téléphonique.

Jean l'attendait devant « la Buvette du Pic », une vieille bâtisse précédée d'une vaste terrasse surmontée d'une tonnelle sous laquelle s'empilaient des tables et des chaises de jardin. On avait écrit « Fermé » sur un panneau qui se balançait doucement au rythme du vent léger en grinçant. La bétonnière posée devant un muret attestait des travaux que le propriétaire avait entrepris. L'homme était bâti comme un bucheron, des cheveux blancs et longs filaient sous sa casquette pleine de peinture pour rejoindre de volumineuses rouflaquettes. Il entraîna Axel derrière la maison, longeant un potager où les premières pousses s'épanouissaient. Le logis était aménagé dans une grange partiellement restaurée. Une seule pièce faisait office à la fois de chambre, séjour et coin cuisine. L'endroit était sommaire mais non dénué de charme, équipé d'un minimum de confort. Axel fut séduit.

– Pour Internet, tu trouveras le code sur le frigo, indiqua Jean qui n’ignorait rien de la dépendance de la jeune génération aux outils connectés. L’apéro, c’est à midi devant la maison. Sois à l’heure, l’apéro, c’est sacré. Putainng, Congg !

Axel avait remarqué que ces deux mots clôturaient invariablement la conversation de Jean, tels des guillemets qu’il refermait. L’invitation résonnait comme un ordre. Visiblement Jean était heureux d’avoir de la compagnie. Une fois seul, Axel envoya un court message à Eva et Jacques : « Oubliez-moi, je redécouvre enfin le monde, le vrai » ; ce qui déclencha une nouvelle salve de textos qu’il effaça sans les lire.

Il se rendit au marché qu’il avait entrevu sur la place. Il prit conscience une fois de plus de la gentillesse et de la convivialité qui présidaient aux échanges dans ce village. Tout le monde se connaissait, devisait gaiement. Rien à voir avec la triste torpeur des métros parisiens. Midi sonnait au clocher lorsqu’il rejoignit Jean en train de bavarder avec un grand gaillard, baba cool aux cheveux blonds qui tombaient en mèches filasse sur ses épaules. Ce dernier vint joyeusement le saluer avec un accent qui évoquait la Scandinavie plutôt que l’Occitanie. Un Viking égaré, pensa Axel.

– Alors, toi aussi tu viens pour la fin du monde ? T’es un peu en avance sur l’horaire ! Axel resta muet, il ne comprenait pas le sens de la question.

– Laisse le tranquille avec tes salades, brailla Jean qui apportait une bouteille de rosé et un tire-bouchon. Tout le monde n’est pas aussi fadasse que toi et tes copains. Venez donc trinquer et goûter ma petite merveille. De ma vigne, précisait-il. Axel, faut que je te présente Magnus. Il habite la grosse baraque que tu vois là-bas, avec d’autres déglingués comme lui. Dis-nous plutôt pourquoi tu es là, si c’est pas pour la fin du monde.

– Je suis venu ici pour faire un break, répondit Axel. Marre de Paris et de sa vie de dingue. Et c’est quoi cette histoire de fin du monde ? interrogea-t-il. Ce qui déclencha immédiatement un rire tonitruant chez Jean en train de remplir les verres. Magnus en profita pour rappeler à Axel, qui du reste ne le savait pas, que

la fin du monde était programmée pour le 21 décembre 2012. Ce qui laissait encore le temps de voir venir, puisque l'on n'était que le 2 avril, n'est-ce pas ? Par chance, ceux qui seraient près du Pic à cette date seraient sauvés. Axel demanda pourquoi, tandis que Jean continuait à ricaner en dégustant son vin. Magnus poursuivit.

- Les prophètes estiment que tout commencera par une inversion des pôles magnétiques sur terre ; ce qui provoquera une inversion de la rotation de la terre, donc des cataclysmes en série, signes avant-coureurs de l'apocalypse. Puis la planète Nibiru va entrer en collision avec la terre le 21 décembre précisément. Or le Pic étant une « montagne renversée » constituera un abri. Axel ne saisissait pas ce qu'était une montagne « renversée ». Magnus expliqua que l'ordre des couches géologiques composant le Pic avait été inversé du fait de la tectonique des plaques à l'ère tertiaire. Voyant qu'il avait en Axel un auditeur perplexe mais attentif, il poursuivit sa démonstration.

- En restant ici nous serons sauvés, affirma-t-il. C'est écrit. Pour preuve, je peux t'emmener sur le terrain à la découverte des signes concrets que l'on peut recenser en faisant l'ascension du Pic. Découverte que je partage volontiers. Disons demain 9 Heures, ici ?

- Et pour lui c'est gratuit ou tu fais payer la visite comme aux gogos que tu vas plumer ? se gaussa Jean.

A cet instant précis, conquis par l'authenticité de cette terre et de ses habitants, Axel comprit qu'il avait trouvé son refuge. Ses pensées n'étaient plus gérées par des écrans sur lesquels valsaient des valeurs boursières en folie. Au fil des jours, il se rendait indispensable. Sous la conduite de Jean et de la communauté de ses voisins hippies, il devint maçon, plombier, peintre, jardinier, éleveur de chèvres.

Axel aimait particulièrement cuisiner, préparer pour ses amis les savoureux petits plats dont sa grand-mère lui avait légué les secrets de sa réussite. C'est ainsi que la buvette, peu à peu, se métamorphosa, telle la citrouille de Cendrillon non pas en carrosse mais en auberge à la fois gastronomique et typique.

Le restaurant « La faim du monde » était né. Il attirait les gourmands de la région, les randonneurs, tous les curieux que le Pic et ses rumeurs mobilisaient dans un va-et-vient incessant avant le fatidique 21 décembre. Les babacools aidaient au service et en cuisine, avec des fleurs dans les cheveux. Axel était fier de proposer à Jean des plats aux généreuses saveurs de son terroir, ainsi qu'un chiffre d'affaires dont la courbe s'élevait chaque jour davantage

Un soir après le service, Jean interpela Axel qui rangeait la cuisine.

– Faut qu'on se parle. « La faim du monde », c'est d'abord ton enfant. Grâce à toi mon vieux bistrot est devenu le meilleur restaurant du coin. Maintenant je suis trop vieux pour m'en occuper. C'est toi le Chef qui fait tourner la boutique. J'ai décidé de te la vendre, si ça te dit de la reprendre. Voilà mon prix, non négociable. Il écrivit un chiffre sur un bout de papier qui traînait, un si petit nombre qu'Axel en fut tellement ému qu'il ne trouva rien à dire.

- Pour les papiers, c'est tout prêt. Y a plus qu'à signer. L'avocat peut nous recevoir après-demain à dix heures. T'as juste à dire oui. Alors, putainng, c'est oui ?

– Quel jour on sera ? demanda Axel, dans un vieux réflexe d'ancien financier surbooké qui doit consulter un agenda qui déborde.

– On sera le 13. Vendredi 13.

3 - C'EST POUR ELLE

MADELEINE LAHAYE-SIREY

Je n'ai que quatorze ans, mes parents viennent d'acheter une longue délabrée dans un hameau reculé du sud-ouest. Un chemin caillouteux qui s'engouffre dans les profondeurs d'un bois le traverse. C'est là que nous passerons désormais les vacances. Moi qui n'aime que la mer et le surf je crois que je vais leur mener une vie impossible ! Par contre mon chien est ravi. Il me rassure, nous nous promettons de ne pas nous quitter et de vivre ensemble nos aventures. Mais le deuxième jour déjà il me trahit, il s'échappe et ne revient qu'au bout de deux heures, mouillé et boueux. Pourtant la rivière est à cinq kilomètres !

Le lendemain, je décide de le suivre, nous empruntons un petit passage entre deux murettes où courent des rapiettes, ces petits lézards agiles qui vivent dans le sud. Nous nous retrouvons dans une clairière, la lumière du soleil y est plus éclatante. Mon chien me conduit à un petit lavoir, alimenté par une eau claire et limpide qui jaillit d'un rocher. Le cresson y pousse en abondance. Je suis un solitaire, c'est sans doute mon statut de fils unique qui facilite cela, aussi cet endroit isolé devrait me plaire. Au fil des jours, je prends possession de ce lieu. J'y passe des heures. J'y rêve. C'est devenu mon domaine, mon univers fantastique et fantasmagorique. J'observe la forme des pierres, je leur attribue des noms, ce sont les personnages de ma pièce de théâtre. J'imagine un public invisible, j'entends ses applaudissements. Le rideau n'est pas rouge, il est fait d'une multitude de gouttes d'eau. Avec des branches et des feuilles de figuier je me suis fait une loge, je suis le grand directeur d'une troupe d'artistes invisibles. Je peux aussi y écouter mes musiques préférées, les écouteurs collés sur les oreilles. Je ne regrette plus ni mes plages de sable fin, ni les grands rouleaux de la mer qui m'emmènent au large.

Ce lieu me devient familier. Je m'y sens bien. Pourtant, en cette fin d'après midi du sixième jour, alors qu'aucun bruit n'est perceptible, les oreilles de mon chien se dressent, il se met à l'arrêt. Les

fines feuilles dentelées des fougères se mettent à bouger et se plient. Les longues tiges des joncs touchent le sol bien qu'il n'y ait pas de vent ! La scène est troublante. Il me semble distinguer une forme sombre, j'entends une sorte de ricanement. Un crapaud saute brutalement dans l'eau de la source et effraie une multitude de têtards cachés en son fond. La lumière du jour baisse, j'ai trop d'imagination ! C'est encore un de ces livres de Robert Lawrence Stine, chair de poule, que j'ai lu hier soir qui envahit mon esprit. Je ne peux rester plus longtemps, je quitte ce lieu précipitamment, la peur au ventre.

Je reste quelques jours sans y aller, enfermé dans ma chambre mansardée, au dessus de la grange. Par la lucarne, j'aperçois au loin la clairière. Lorsque le crépuscule laisse place à la lune, entre chien et loup, les grands chênes qui la délimitent me semblent menaçants. Cette scène et cette ombre hantent mes jours et mes nuits. Je ne peux en parler à personne. Peur et curiosité cohabitent dans ma tête.

Aujourd'hui, une nouvelle et irrésistible envie m'envahit et me submerge. Je ne m'appartiens plus. C'est comme si quelqu'un ou quelque chose m'appelait, m'attirait et m'attendait. Il me fallait y retourner.

Le calendrier de la poste indique que nous sommes le treizième jour du mois, un vendredi. Je repars vers ma source. Je glisse dans mon sac à dos mon opinel et le pot de gros sel de cuisine indispensable à l'éloignement des mauvais esprits. Mes parents ne s'inquiètent pas. Ils pensent que je lis ou écoute mes musiques.

Comme les jours précédents, je longe cette murette de pierres et dans ma précipitation, je bute sur une grosse souche d'arbre manquant de m'étaler dans les ronces. Seul le bruit d'une moissonneuse batteuse assourdi par la distance témoigne de l'existence de vies humaines.

Nous approchons du lieu, les oreilles de mon chien se dressent, il s'aplatit au sol, les fougères recommencent à bouger et se plier. La forme est revenue. Mes idées se bousculent, ma tête ne m'appartient plus. Mon regard ne quitte pas l'endroit de l'apparition. Je

vois maintenant une silhouette de vieille femme maigre et voûtée, son pas traîne et heurte chaque pierre. Je ne peux bouger, mes muscles sont tétanisés. Gorge serrée, je ne peux ni parler ni émettre aucun son.

Mon corps se glace, je ne sais plus si c'est la peur ou la température extérieure qui baisse. Est ce une sorcière ? a-t-elle des bottines pointues comme dans les représentations des livres d'horreur ? Ses cheveux doivent être gris, raides et en pétard, son nez crochu. Elle doit avoir de longs ongles noirs. Lorsqu'elle est là, les oiseaux se taisent, le silence est sidéral. Je finis malgré tout par m'habituer à sa présence. Je sais qu'elle me regarde, qu'elle m'observe. Nous restons ensemble sans parler. Je communique avec elle sans aucun mot, sans aucun geste. Tout est surréaliste. Je ne suis alors plus réellement dans ce monde. J'entends le silence, je regarde et observe l'absence. Je vois l'invisible et ne vois plus le réel. Je ne sais alors plus qui je suis, ni où je suis jusqu'au moment où mon chien me ramène à la réalité. Il me lèche vigoureusement la main et me sort de ma léthargie bien heureuse.

Le jour décline, la forme est partie. Je ne l'ai pas vue s'en aller. Il flotte un subtile parfum de menthe, de sauge et d'herbes sauvages.

Je me rappelle que nous sommes un vendredi 13, et me souviens alors que Marie, ma grand-mère me lisait des contes et légendes, des histoires de loup garou et de sorcières. Les scènes se déroulent souvent en fin de journée quand le soleil touche l'horizon pour s'y perdre. C'est aussi l'heure où les animaux regagnent leur gîte ou leur tanière, pour laisser place à ceux de la nuit, selon un rituel immuable et bien réglé. Marie était aussi très croyante et me parlait de la Bible, du Nouveau Testament et du dernier repas de Jésus. Le soir de la Cène il y avait treize disciples à table, Judas le treizième convive l'a trahi, entraînant son arrestation par les Romains. Le lendemain, un vendredi, le Christ fut jugé et crucifié. Je me dis à cet instant que le vendredi 13 est forcément un jour de malheur.

Les jours suivants, je revins à la même heure, j'attendis la forme, elle arriva. Nous sommes de nouveau ensemble. Nous partageons l'irréel, l'irrationnel. Je suis bien auprès d'elle. Ensorcelé, drogué

et dépendant de sa présence invisible, je ne vois plus dans mon imaginaire une sorcière. Elle est devenue « ma forme » Elle n'est plus la même. Est-ce mon regard aveugle qui l'a modifiée ? Sont-ce mes paroles non dites qui l'ont changée ? Elle est présente et absente à la fois. Notre communication se situe hors du temps, hors de l'espace.

Je rentre le soir différent de la veille. Mes nuits sont douces. Mes cauchemars se sont envolés pour laisser place aux rêves. Ma forme me suit comme si nous étions doubles. Ce vendredi 13 m'a transformé. Il m'a permis de voir l'invisible, d'entendre l'inaudible et de goûter des essences extraordinaires.

La fin des vacances approche. Que vais-je faire sans elle ? Les fougères se plient, les hautes tiges des joncs s'animent, les oiseaux ont arrêté de chanter. Seul au loin un merle noir siffle. C'est le signe de son arrivée, elle est là. Mais ma forme aujourd'hui est légère, elle semble glisser dans l'air. Je la vois.

C'est une très jolie jeune fille qui s'avance avec grâce. Mon invisible réalité est vêtue d'une robe blanche vaporeuse, un ruban bleu retient une chevelure bouclée couleur ébène, ses pieds fins et nus glissent dans d'élégants escarpins. Sa voix n'est plus que douceur.

— Bonjour Pierre, je vous attends depuis si longtemps. Je dois vous dire quelque chose d'important. Vous venez tous les jours, je vous vois et vous observe. Je vous ai choisi. N'ayez pas peur, je ne vous veux aucun mal. J'ai besoin de vous. Je vous dois la vérité. Cela fait des années que je suis condamnée à errer et hanter cet endroit. Mais vous êtes venu, vous êtes là. Vous venez sans le savoir de me libérer. Vous étiez mon unique chance.

Soudain le ciel s'assombrit, les orages du mois d'août dans cette région sont violents. Au loin, le tonnerre gronde, des éclairs de chaleur claquent et zèbrent le ciel. Une odeur de soufre se répand autour de moi. Le parfum de la terre mouillée effleure mes narines. Ma forme est partie, je suis seul. Je la cherche, je l'appelle. C'est alors que je découvre à côté de la source une étoile de dentelle blanche souillée par une petite tache rouge sang et une partition de musique « le boléro de Ravel » tenue par un ruban bleu.

J'entends cette musique obsédante, mon coeur s'emballé à chaque mouvement. Cette mélodie répétitive s'éloigne progressivement pour laisser place au silence. Un sentiment immense d'abandon s'empare de moi. Je comprends que je l'ai perdue, perdue à tout jamais. Ma mission serait-elle donc terminée ? Je viens de lui offrir l'éternité.

Plusieurs années de suite, je suis revenu à la source. Je ne l'ai jamais plus revue. Mais un jour de l'été 2018, j'aperçus une vieille dame assise à l'endroit même où ma forme avait disparu. Celle-ci me conta l'histoire d'une petite fille de trois ans prénommée Elsa qui s'était noyée à cet endroit même, échappant à la surveillance de son grand frère Pierre. C'était un treize août, un vendredi. Cet accident a marqué plusieurs générations. Les habitants du hameau ont d'ailleurs nommé ce lieu « la source maudite » et interdisent à leurs enfants d'aller y jouer. Elsa était une enfant gaie, insouciante et surtout intrépide. La famille habitait la longère à l'entrée du hameau. Ses parents ne s'en sont jamais remis. Pendant des jours, pendant des années son frère est revenu sur les lieux du drame. Il restait des heures, il lui parlait. Il pleurait parfois et lui demandait pardon. Il avait toujours avec lui un carnet recouvert de cuir marron. Il écrivait, il dessinait. Mais comme pour expier sa faute et la retrouver il s'était pendu à une poutre de la grange, elle aurait eu 17 ans ce jour là.

Elle me dit alors que je trouverais la tombe de cette jeune enfant dans le petit cimetière autour de l'église. Je lui demandais si elle habitait ici, elle se leva avec difficulté et posa un doigt sur la bouche. Je n'en saurai jamais davantage.

Le lendemain, je trouvais sans difficulté la tombe dans le carré réservé aux enfants. Le prénom Elsa était écrit dans un coeur de porcelaine. Une photo couleur sépia la représente. Elle avait des cheveux bouclés couleur ébène. Deux petites compositions de fleurs en céramique encadraient une plaque, une inscription m'attira : « l'espoir de me retrouver avec toi, noyé dans l'au-delà ».

Tout était donc vrai !

A chacun de mes séjours dans la maison familiale, je lui rendais

visite et déposais sur la pierre trois roses blanches et une rose rouge entourées d'un ruban bleu.

Les vacances de cet été de mon adolescence auront été déterminantes. Ce vendredi 13 et les jours suivants seront à jamais gravés dans ma mémoire. Je n'avais pourtant que quatorze ans, mais cette expérience surnaturelle au-delà du réel m'avait fait grandir, réfléchir et mûrir. Je compris des années plus tard que je n'avais pas été choisi par hasard. Je portais le même prénom que le frère d'Elsa. Mes parents avaient acheté la longère à l'abandon qui était leur maison et je dormais dans la chambre qu'occupait Pierre.

Je fus parfois habité par le doute. J'avais caché au fond d'un tiroir de ma commode l'étoile de dentelle blanche que je gardais précieusement. Je possédais toujours un petit carnet de cuir marron. Je l'avais trouvé sous la treizième lame du parquet de ma chambre. Les notes, croquis et dessins s'étaient arrêtés brutalement un vendredi 13. Une carte avait été glissée entre deux pages : l'arcane sans nom, la treizième lame du tarot représentant un squelette tenant une faux. J'appris que ce squelette symbolisait notre structure, ce qui était essentiel en nous. C'est un message de la vie et de la mort. Cette carte nous invite à voir au-delà de ce qui est évident. Dépasser la matière n'est pas la mort mais une forme de renaissance. Tout prenait alors sens dans ma tête.

Elsa avait donc bien existé, son frère Pierre également. La longère rénovée par mes parents avait commencé à livrer ses secrets. L'eau de la source ne s'était jamais tarie, même durant les étés de grande sécheresse. Le destin avait ôté accidentellement la vie à Elsa un vendredi 13 août de l'année de ses trois ans, ce fut une tragédie et un malheur. Le hasard avait permis notre rencontre exceptionnelle et mystérieuse. Bien des années plus tard un vendredi 13 août, ce fut ma chance. Depuis cet été là, je crois aux forces de l'esprit. Où que je sois, je suis avec elle. Je me suis construit en référence à elle. Nos échanges impossibles ont modifié à jamais ma personnalité. La musique qui accompagnait notre dernière rencontre et donc son départ et sa libération m'a toujours envoûté. Bien que très jeune, je me fis le serment de devenir un grand chef d'orchestre et de la rejoindre à travers les notes de ce «boléro de Ravel».

Treize ans plus tard, je suis un chef de renom. Le fantôme d'Elsa m'accompagne dans le monde entier. Quand un journaliste me questionne sur l'origine de mon talent, je lui réponds : une belle rencontre un vendredi 13 et une promesse tenue. Toutefois mes proches savent que le 13 août est un jour très particulier. Personne ne doit me déranger. Je reste seul. J'ouvre grand la porte-fenêtre du salon qui donne sur le parc. Je sais qu'elle va venir. Le rideau de voile blanc se met à frémir dès les premières notes du boléro de Ravel que j'égrène sur mon piano. Quelle musique obsédante, fascinante, envoûtante et hypnotique ! Elle arrive, elle est là. Nous sommes de nouveau réunis. Elle est assise à côté de moi. Elle est toujours aussi jolie dans sa robe blanche. Elle n'a pas vieilli. Elle tourne avec grâce les pages de la partition et me sourit.

JE NE JOUE QUE POUR ELLE.

4 - PACHA

PIERRE MALAVAL

Samedi 7 août 1976

C'est au moment où il s'arrête un instant pour reprendre son souffle qu'il se retourne et l'aperçoit, à moitié caché par un buisson de noisetiers, après qu'il a ressenti sa présence et son regard posé sur lui. Le vent léger qui se lève fait frissonner les feuilles et raconte l'histoire du geai à l'oeil noir, solitaire sentinelle de ces bois, qu'il diffuse sous la canopée.

Dans la pénombre du taillis à une trentaine de pas, il discerne le chien mais rien d'autre que sa longue stature famélique et ses deux yeux qui l'observent.

« D'où sort-il, celui-là, se dit le vieux Léon. Jamais vu ce clébard par ici. Il a dû s'égarer. Allez, pas le temps de traîner. »

Il empoigne sa hache et se remet à l'ouvrage sur le chêne abattu dont il doit couper les branches puis les débiter. Le soleil commence à s'élever et à taper fort sur sa casquette, par-dessus les feuillages depuis longtemps déjà affranchis de la fraîcheur de leur rosée du matin. Sa besogne avance vite malgré la petite gêne qu'il ressent dans le bas du ventre. « Cette hernie, je la croyais enterrée pour de bon, mais voilà-t-y pas qu'elle revient me chatouiller les tripes. Bah, n'y pensons plus ». Et de fait, il l'oublie, comme le chien entrevu auparavant. Cet après-midi, il commence à charrier le bois coupé du matin afin de l'entreposer derrière la cabane.

Il fait encore chaud quand il décide de terminer sa journée. Après s'être rafraîchi à l'eau de la citerne, il sort le vieux fauteuil à bascule sur l'estrade de la cabane et allume sa pipe dont les volutes rejoignent l'air blanc de cette fin d'après-midi encore marquée par l'aridité. Un jour de plus sans pluie.

Le chien est toujours là, à distance, de sorte que Léon ne peut guère plus le détailler que ce matin, mais cette fois il s'est assis et s'autorise un bâillement.

Dimanche 8 août 1976

Il poursuit son labeur à la fraîche et joue ferme de la hache toute la matinée. On est bientôt en lune descendante et c'est mieux pour la coupe, même s'il aurait fallu attendre quelques semaines de plus. De toute manière, avec ce manque d'eau qui joue les prolongations, les arbres ne sont pas loin d'être déjà en état de repos végétatif. « Et puis j'aurai pas le temps après et la vieille était pressée : elle veut sa chénaie nettoyée le plus vite possible pour toucher ses sous. Pas folle, la vieille. Sauf que moi j'ai plus vingt ans et que je fais ce que je peux. Et là, voilà ce fichu mal de bide qui me reprend. Peut-être une contracture musculaire, j'ai le ventre dur comme une planche ».

Le chien a délaissé les noisetiers d'hier et ose quelques pas en avant, réduisant la distance entre lui et la cabane du vieux Léon. Il apparaît plus distinctement à travers la lumière tombée des arbres. Mi-chien, mi-loup, l'allure efflanquée et le poil hirsute, rêche et sec comme une brosse à chiendent. « Bin vrai, tu fais un beau bâtard, toi. Mais d'où tu peux donc bien sortir ? Y a rien alentour sur des kilomètres. T'es perdu, hein c'est ça ? »

Il se met à lui parler de loin et il voit l'animal hésiter, qui voudrait bien avancer encore un peu. Toutefois il ne s'estime pas encore assez admis pour tenter davantage. Peut-être demain. Mais ce soir, le vieux dépose une bassine d'eau devant la porte de la cabane avant de rentrer pour la nuit.

Lundi 9 août 1976

« Y faut que cette coupe de bois avance. Je vais profiter de cette matinée pour essayer de travailler un peu, mais bon Dieu, quel coup de fatigue en me levant. Et j'ai la pépie comme jamais, dès le saut du lit. Sûrement à cause de cette satanée sécheresse. »

Il ouvre la porte et sort sur le seuil. En tout cas, il y en avait un autre qui avait soif : la bassine est presque vide.

La bête s'est encore approchée et l'accompagne de loin en loin jusqu'au lieu de coupe, de moins en moins hésitante. Elle erre sans méfiance entre le chantier et les fourrés, où elle disparaît par

moments comme si elle voulait rappeler au vieux son état libre et sauvage. Sur le chemin du retour, c'est elle qui le précède.

Parvenu à la clairière de la cabane, le chien s'assoit à quelque distance, semblant attendre quelque chose. C'est le moment qu'espérait Léon.

« Hé, toi... Oui, toi ! Viens un peu par ici ». Afin de lui donner confiance, il tend la main en s'accroupissant pour se mettre à sa hauteur, d'égal à égal. Le chien avance doucement et se laisse caresser. Le contact avec son poil à la teinte indéfinie, entre le bistre et le fauve, est rugueux mais les mains de l'homme flattent les contours des muscles secs et fermes de l'animal.

« Bin voilà, y avait pas à faire autant de manières. T'es ici chez toi et tu peux rester le temps que tu voudras. Tu mèneras une vraie vie de pacha, tu verras. Et pis y faudra te trouver un nom, à toi. Vais pas t'appeler Le Chien, tout de même ?... » Après un instant de réflexion : « Justement, que dirais-tu de Pacha ? Hein, ça t'irait pas mal, Pacha ? Qu'est-ce que t'en penses ? » Un léger redressement des oreilles et un battement furtif de la queue : « Te voilà d'accord, donc c'est adopté ! »

Le soir il lui prépare une gamelle qu'il laisse sur le seuil de la cabane, puis va se coucher le coeur content, bien qu'épuisé par la chaleur et le travail qui pourtant n'a pas beaucoup avancé.

Mardi 10 août 1976

« J'aurais pas dû accepter cette coupe de bois, mais c'est vrai que c'est bien payé. Ça aurait été un jeu d'enfant si j'avais pas les boyaux tout retournés. Et plus moyen de faire machine arrière : me voilà prisonnier de ma parole, à présent. Pas comme Pacha qui est libre d'aller et venir à sa guise. Il est plus indépendant que moi, ce cabot, c'est un comble ». Il sort en courant pour vomir dans un coin, enjambant Pacha qui dort près de sa gamelle.

Il poursuit péniblement son travail et la sueur qui vagabonde sur ses joues ne parvient pas à assécher cette fièvre qu'il sent monter

en lui. Et désormais il ne peut plus à manier la hache qu'après de douloureux efforts. Il sait les plantes de la forêt qui calmeraient son désordre intérieur. L'écorce de saule ferait tomber ce feu, mais où trouver un tel arbre dans ces bois perdus ? Trop haut, sur cette colline, et pas assez de fraîcheur par ici pour que pousse le saule. Il râle après ces fichus conifères plantés en abondance, asséchant désormais toute l'eau de ce Morvan qu'il connaît si bien, buvant ses sources plutôt que de les alimenter. Il laisse ainsi sourdre sa colère, imaginant que son mal le quittera avec elle.

A onze heures, fourbu, il laisse tomber son outil et s'assoit sur une souche, dans un état second. Avise une plaie sanguinolente à son avant-bras gauche, sans doute provoquée par quelque contact râpeux contre une branche récalcitrante. A vrai dire, il n'en a même pas le souvenir.

C'est alors que Pacha s'approche de lui et le scrute de ses yeux châtons. Renifle précautionneusement le bras et fiche quelques instants son regard dans celui du vieux. Puis revient flairer la blessure avec compétence et, sans une seconde d'hésitation, y passe sa langue âpre et chaude dans le but d'aider à cicatriser la plaie. Léon ne peut qu'émettre un grommèlement à titre de remerciement, incapable d'en faire ou d'en dire davantage. Il reste à traîner sans but tout l'après-midi. Cette nuit, il laisse la porte du dehors partiellement ouverte et Pacha entre dormir sous la table.

Mercredi 11 août 1976

Son sommeil a été agité sous l'emprise de la soif et de la fièvre qui empire. A son réveil, Pacha le jauge de son regard franc de bon bâtard. Il fait un effort désespéré pour se lever et sortir, repris de vomissements, et ensuite tente de porter un peu de bois coupé, la hache lui étant dorénavant totalement impossible à manier.

Son teint est pâle et figé, et son ventre aussi dur que les bûches de chêne qu'il déplace au hasard, de manière désordonnée, sans autre but précis que d'essayer d'accaparer son esprit avec une occupation quelconque. Pourtant dans un coin de sa conscience

vacillante, commence à s'insinuer un mot qu'il ne veut pas prononcer ni même avoir précisément à l'idée ; il pense à ce mal terrible dont il connaît les conséquences : ce mal terrible appelé péritonite. Et il sait qu'il est déjà trop tard pour demander de l'aide. Il n'a plus la force d'aller au village à pied, distant d'une dizaine de kilomètres, et naturellement la cabane n'est pas pourvue de téléphone.

La journée roule ainsi cahin-caha comme une charrette ballotée à droite et à gauche par les cailloux du chemin. Pacha l'a accompagné où qu'il aille et quoi qu'il fasse. A présent, il reste dormir au pied du lit du vieux Léon qui a fait un effort considérable afin de lui trouver quelque maigre pitance. Quant à lui, il n'a pas faim mais se force à avaler un peu de soupe qu'il rejette presque aussitôt.

Jeudi 12 août 1976

Est-ce vraiment une nouvelle journée qui commence ou bien les cauchemars de la nuit qui se poursuivent ? Le soleil est-il déjà debout ou est-ce la nuit qui n'est jamais tombée ?

Tourmenté, Léon reste couché après être sorti de sa torpeur à huit heures, lui d'habitude toujours levé à six. Ne se traîne dehors que pour aller retourner son estomac vide. Quant à travailler, il ne l'envisage même pas ; d'ailleurs, il est incapable de réflexion. Il attend, c'est tout. Par moments, il émet un râle de bête blessée. Comme lui, Pacha ne quitte quasiment plus la cabane sauf pour aller pisser contre le tas de bûches et se changer un peu les idées. Puis rentre s'asseoir au pied du lit et pleure de temps en temps, la tête tournée vers ce visage couleur de glaise qui émerge de la couverture, émacié, les yeux déments auréolés de cernes violettes.

Ces yeux qui un instant se mêlent au regard de Pacha. Ce qu'ils y discernent l'inquiète, toutefois il n'a pas la force d'y penser davantage.

Pacha sera resté près du vieux toute la journée, le guettant du coin de l'oeil comme l'aurait fait un garde-malade qui n'a plus aucun pouvoir sur la maladie et qui est là par convenance plutôt que par utilité.

Vendredi 13 août 1976

Depuis le matin Pacha s'est mis debout afin de veiller le vieux. Si celui-ci pouvait surprendre les prunelles de son gardien qui le fixent avec une telle intensité, il aurait immédiatement réalisé que Pacha sait que quelque chose de grave va arriver, par une intuition, un pressentiment voire un instinct animal qui est le propre de son intelligence.

Léon a désormais les yeux d'un cheval fou, son visage est tout entier terreur, celle d'une bête traquée avant l'hallali. Son lit est trempé de la sueur de sa fièvre, et pourtant il grelotte en tombant dans une somnolence proche de l'inconscience.

Néanmoins, dans un ultime éclair de lucidité, rémission fugace et inattendue annonçant la fin, il a une vision folle, extraordinaire, terrifiante et à la fois inexplicable : « Ce clébard est arrivé avec le début de mon mal. Il me porte malheur ! C'est lui, la poisse, le fléau, c'est le... c'est le... »

Il tente de lever un doigt accusateur en direction de Pacha mais sa main retombe lourdement sur la couverture. Un grognement à peine esquissé pour essayer d'éloigner l'animal, c'est tout ce que son corps lui permet. Un instant ou une éternité après, la mort terrée dans un coin de la pièce le fauche d'un coup sec et sans un cri, sans un bruit, sans un souffle.

Le chien qui a compris hume une dernière fois l'air fétide de la cabane, passe la porte et s'en va sans un regard derrière lui, insouciant, libre autant que l'est le vieux Léon maintenant, comme si sa mission était accomplie, en trottinant la truffe au sol à respirer les odeurs de la vie.

Une saute de vent dans les feuilles, puis soudain une pluie fine se met à tomber..

5 - TOUS EN CÈNE

ARNAUD FONTAINEBURNY-DELEAU

Tous en Cène

Lorsque la planète atteignit les huit milliards d'individus, les tensions mondiales s'exacerbèrent. Le contrôle pour l'or bleu des fleuves raviva les guerres au Proche-Orient. Les famines accélèrent les tentatives désespérées des Africains de gagner l'Europe. Ces vagues migratoires alimentèrent le repli identitaire et xénophobe sur le Vieux Continent. Pour faire face à l'épuisement rapide des ressources naturelles ainsi qu'à une pollution sans précédent, les membres permanents du Conseil de Sécurité décidèrent de restreindre la population mondiale.

La Chine, après l'échec de la politique de l'enfant unique, opta pour une sélection naturelle épidémiologique. Son laboratoire de Wuhan produisait désormais à intervalle régulier des virus de « type 3 » afin de faucher les 10% de la population les plus fragiles et souvent les plus pauvres. Aux Etats-Unis on avait choisi d'organiser une Purge annuelle pour célébrer l'arrivée du printemps. Ce jour-là tous les Américains étaient invités à liquider un maximum de leurs concitoyens en toute légalité. La Russie, quant à elle, avait remis au goût du jour le décret Zarov organisant épisodiquement des chasses à l'homme dans les forêts de Sibérie. En Angleterre, les Conservateurs remirent au goût du jour le vieil adage de James Cook : « A la potence ou en partance... ». En se conformant au nouveau droit international, ils relancèrent donc une politique de déportation massive des bannis vers les antipodes. Des ponts aériens furent organisés chaque trimestre vers l'Australie qui échappait aux arrêtés de restrictions grâce à sa faible densité.

Toutes ses politiques mondiales se réclamaient des vertus idéologiques du néo-malthusianisme. En 1789, c'était Thomas Malthus qui avait conçu le premier modèle mathématique sur la démogra-

phie selon lequel la population d'un pays se multipliait tandis que les ressources et produits de subsistances, eux, se divisaient. La surpopulation mondiale était donc une conséquence inévitable conduisant à la surexploitation de la planète et à l'appauvrissement des peuples. Au XXI^e siècle, la préconisation malthusienne qui prônait la chasteté et les mariages tardifs afin de limiter les naissances ne suffisait plus.

Dans cette tourmente, pendant plusieurs années, la France, patrie des Droits de l'Homme, demeura un havre de paix. Elle opposa régulièrement son veto dans les instances de l'ONU tant qu'elle en disposa. Face à l'entêtement de ses dirigeants, son siège de membre permanent du Conseil de sécurité fut alors réattribué à l'Allemagne, le meilleur élève d'Europe avec sa population en déclin depuis des décennies. De guerre lasse, les Français, accablés par les sanctions économiques de la communauté internationale, furent les derniers à mettre en place une démocratie « dirigée ». Arrivé au pouvoir avec 60% des voix, le Parti des Racines Chrétiennes légiféra dans la foulée sur un mode de régulation démographique « à la française ».

Désormais, tous les vendredis 13 de l'année, suite à un tirage au sort, des citoyens de plus de 33 ans se voyaient contraints de participer à un repas rituel où l'on singeait la Cène. A l'issue de ce souper, leur destin pouvait basculer. Onze personnes sur treize rentraient chez elles sans encombre. Entre minuit et le chant du coq, le nom du douzième convive, désigné « Judas », était transmis aux autorités gouvernementales. Sous quarante-huit heures, sa puce de suivi sanitaire préimplantée lors des campagnes de vaccination obligatoires libérait une dose mortelle de cyanure. Le dernier invité, quant à lui, recevait un jeton doré, frappé des clés de Saint-Pierre, pour devenir l'hôte du vendredi 13 suivant. Fort de cette immunité il avait à son tour, la lourde tâche de préparer le repas et d'attribuer les jetons tant redoutés.

Résidant dans un vaste appartement qui donnait sur le parc Monceau Clotilde Vermander, plus connue sous le nom de « Clover »

s'était taillée une réputation d'artiste bohème et excentrique. Dessinatrice de presse vedette d'un grand quotidien national, elle s'était créée un personnage steampunk dont l'élégante silhouette, les taches de rousseur et la chevelure écarlate était bien connue du Tout-Paris. Habituellement vêtue d'une chemise de dentelle noire aux boutons cuivrés, d'une longue jupe rayée noir et marron aux volants de satin et d'un blazer assorti d'esprit victorien on pouvait la croiser flânant sur les bords de Seine ou dessinant dans les troquets de Saint-Germain-des-Prés.

Ses caricatures lui valaient un succès d'estime auprès du grand public, tout en étant assez fines pour ne pas sombrer dans la polémique avec les opposants au nouveau régime grâce à son humour noir. Clover se souciait peu de la restriction des libertés des autres, celles qui lui restaient à elle, suffisaient amplement. Depuis longtemps elle avait raillé l'hypocrisie d'un monde où l'on ne mourrait plus mais d'où l'on partait. Un monde où la réalité charnelle était pudiquement gommée par la société pour se résumer à un simple acte administratif. Mademoiselle Vermander avait vite compris qu'en réinvitant la mort tous les vendredis 13 on obligeait les gens à se rappeler la fragilité de l'existence qui était par essence dangereuse et fatale.

Certes, lors de sa mise en place, cette politique d'écrémage démographique l'avait angoissée comme tout un chacun. Mais, pensait-elle, sous cette dictature qui ne disait pas son nom, la France était redevenue, le pays de la joie de vivre, des femmes élégantes, de la gastronomie et du bon vin. Paris, sa ville natale, retrouvait d'année en année son charme et son attractivité. Finis les malfaiteurs, les déviants et les oisifs. Petit à petit, tous les mauvais sujets disparaissaient en douceur du paysage.

Lors de sa première convocation à une Cène, elle avait eu une sacrée chance. Parmi les convives se trouvait un alcoolique notoire qui s'était rué sur les bouteilles de whisky et de vin généreusement proposées. Il vomit peu de temps après sur le précieux tapis persan

de son hôte qui en fût fort contrarié. La nuit durant, on le laissa se dégriser dans la chambre d'ami et au petit matin son sort était réglé. Il fut désigné Judas.

La seconde fois, la maîtresse de maison avait questionné ses convives sur leur vie. Membre du parti au pouvoir, elle voulait évaluer lequel des douze invités qui comparaissaient à son dîner était le moins utile à la société. Elle s'avéra être une lectrice assidue et admirative des dessins de Clover. Au terme du dîner, non seulement elle ne l'avait pas condamnée, mais mieux encore, elle lui avait offert le précieux jeton d'immunité.

C'est au Café de Flore, en buvant sa tasse de thé Tuo-Cha que Clotilde réfléchissait au repas qu'elle devrait organiser à son tour. La tâche n'était pas simple car elle ne voulait pas choisir sur un simple critère personnel celui qui aurait « le jeton de Saint-Pierre » et celui qui serait « le Judas » de sa soirée. Une heure plus tard quand on lui apporta l'addition, elle avait déjà la solution en tête. Désormais, Il ne lui restait qu'à tout scénariser avec l'habituelle méticulosité de ses dessins : de l'ambiance générale au menu.

Le vendredi 13 venu, douze porte-manteaux « perroquets » trônaient dans son large vestibule aux tentures rouges et aux pompons dorés. Douze sacs en kraft numérotés et cachetés à la cire étaient déposés à leur pied. Un à un les invités, sur leur 31, arrivèrent et y remisèrent leurs affaires. Quand l'assemblée fût complète, Clotilde, elle aussi, pimpante et fringante, dicta les règles du jeu de cette soirée.

- Chacun d'entre vous en repartant, récupérera le sac qui est sous son porte-manteau. Sur ces douze sacs, comme le veut la loi, il y en a dix avec des petits cadeaux pour vous, un avec un jeton d'immunité et un qui désignera le Judas.

- Ca veut dire que tout est déjà joué ? s'inquiéta Anne Nguyen, la première des femmes arrivée, une jolie asiatique à la peau parfaitement lisse avec une belle teinte cuivrée. Ses yeux étaient

obliques, admirablement fendus. Ses cheveux étaient noirs, à reflets bleus comme l'aile d'un corbeau. Son sourire lui faisait naître deux petites fossettes en lui donnant un air enfantin.

- Non, répondit Clotilde. J'ai prévu une série de jeux où le gagnant de chaque manche pourra choisir d'échanger deux sacs au choix : le sien ou celui des autres.

- C'est pas vous qu'allez choisir alors ? renchérit Leslie Bardoux, avec son accent titi parisien. Poissonnière à Ménilmontant, âgée d'une cinquantaine d'années, elle était grande et ronde, aux joues pleines de bonne vivante.

- Non, confirma Clover d'un ton ferme. Non, après un petit instant, redoubla-t-elle. C'est le hasard qui décidera. Maintenant passons à table et profitons de cette soirée ! fit-elle pour clore le débat, en désignant la salle à manger.

La pièce était éclairée par des lustres anciens aux pampilles en verre rose et aux guirlandes de perles. Sur une longue table recouverte d'une élégante nappe ivoire au bord délicat en dentelle se trouvaient deux corbeilles en osier joliment garnies de violettes et de roses. Les assiettes dorées à l'or fin, les couverts d'argent et les verres de cristal étincelaient sous les lueurs vertes irréelles des chandeliers. Les menus calligraphiés sur un beau papier écru étaient fixés sur de petits supports argentés. L'agencement conçu avec minutie par l'hôtesse, se parachevait par treize cavaliers avec le nom de chaque invité.

Le repas était lui aussi à la hauteur de l'événement. On mangea, de la bisque de homard, des huîtres et des escargots au choix, du tournedos Rossini accompagné d'un risotto au coulis de truffes. On finit par des crèmes catalanes que Clotilde, sous les yeux admiratifs de ses convives, caramélisa une à une au chalumeau. On bût jusqu'à la déraison du champagne, du Monbazillac et du Fronsac.

Après chaque plat, un jeu ou une énigme accordait une chance de changer la donne dans cette roulette russe des musettes. A minuit,

tout un chacun reparti dans les affres de la nuit, avec le sac numéroté que le sort lui avait en fin de compte attribué.

Leslie Bardoux après avoir remonté la rue de la Saïda, s'était assise sur le premier banc qui s'offrit à elle. Dans sa giberne, elle découvrit une bouteille de Château-neuf-du-pape « cuvée du Sauveur », un saucisson long et large en forme caractéristique de poire que l'on appelait un « Jésus » et une bouteille de bière la « Oufff ! » avec un trèfle à quatre feuilles sur son étiquette. La poissonnière ne put réprimer une larme de joie en se félicitant d'avoir choisi le numéro 7. « Pas encore cette fois-ci, se dit-elle, pas cette fois... » Anne Nguyen et huit autres invités eurent droit au même cadeau.

Raphaël Burdeau, lui, préféra attendre d'être seul dans sa voiture. Il regarda dans le rétroviseur, ses yeux rougis par la fatigue et l'alcool. Il se dit que s'il s'en sortait, il dormirait sur la banquette arrière pour ne pas risquer un contrôle de police. Dans le cas contraire, il était bien décidé à s'offrir une dernière équipée sauvage au volant de son bolide sur les quais de Seine. Le 9...C 'est cette damnée « chinoise » qui le lui avait refilé lors du dernier jeu de la soirée car elle voulait absolument le 4. Les mains moites, il rompit le cachet de cire. Il sortit le saucisson en premier et le posa sur la place du mort. La bouteille de bière avec son trèfle à quatre feuilles le rassura quelque peu mais son coeur se mit à battre la chamade quand il extirpa la bouteille de Châteauneuf-du-pape. Un jeton doré d'immunité accroché au goulot par un joli fil de soie rouge, luisit à la lumière de la lampe de l'habitacle. Burdeau éclata d'un rire nerveux.

Régis Lemerrier, venait de rentrer dans son logement mansardé du XIIIème arrondissement. Il posa le sac sur la petite table collée au mur de sa cuisine et se laissa tomber lourdement sur la chaise en rotin. Il resta un petit moment à regarder le cachet de cire rouge floqué du numéro 6. Il se releva, se servit un whisky et entrepris d'ouvrir son « cadeau ». Il en sortit un gros saucisson difforme et lut avec circonspection l'étiquette pendante : « AOC véritable Jésus

de Lyon ». Ensuite, ce fut au tour d'une bière sombre d'apparaître de ce sac à malice. Une brune sans doute ? « Prie-Dieu », cette marque ne lui disait rien mais il se fit la réflexion que cette petite rouquine était vraiment très branchée religion. Finalement, il retira une bouteille qui à l'origine avait manifestement dû contenir du vin. Mais le fruit de la vigne avait été remplacé par un breuvage à la belle teinte orangée. En guise d'étiquette, il y avait une caricature, celle d'un Romain en toge levant les mains au ciel comme pour dire : « Désolé ». Au-dessus du dessin se trouvait l'inscription : « Ponce-Pilate désigne : » et en dessous « Judas Bricot » signé Clover. Vert de rage, il hurla à s'en égosiller : « La garce !!! » La messe était dite.

6 - VENDREDI 13

PIERRE LECOCQ

Depuis ce matin: j'accumule les échecs et les déboires... c'est à pleurer de rage ou à se taper la tête contre les murs de désespoir !

Vendredi . . . 17 heures. J'ai garé ma voiture devant mon garage. Je n'ai pas le courage d'ouvrir ma portière. Je passe en revue les événements de la journée. Je suis anéanti.

Le premier incident s'est produit vers 9 heures chez mon ami Etienne, le buraliste du village. Depuis que je suis en instance de divorce, j'y prends mon petit déjeuner, café noir, pain beurre. Et aujourd'hui, c'est un jour particulier, nous sommes attendus au tribunal pour finaliser notre séparation.

J'écoute la radio locale. Il y a quelques jours; un agriculteur des environs a été tué dans son champ par un météorite d'une cinquantaine de kilogrammes. Le « caillou meurtrier » s'est révélé être du tungstène et a été acheté à prix d'or par une société australienne qui a le quasi monopole de ce métal. La somme « astronomique » reçue par la veuve va lui assurer une retraite plus que confortable.

La radio égrène les prévisions astrologiques du jour.

- Cancer, ce vendredi 13 est votre jour de chance.

Je tends la main et je dis à Etienne « donne moi une carte à gratter cancer ». Il me présente deux cartes me disant :

- Choisis, il m'en reste deux.

Je choisis et Julien le garagiste intervient :

- Je prends l'autre. Je suis aussi cancer.

Mon ticket est stérile. Julien exulte :

- Quatre mille euros. Merci Etienne !

C'est le brouhaha dans la salle. Tout le monde félicite Julien... je

le félicite et je m'éclipse, incapable de participer à la liesse collective.

Le deuxième événement s'est produit au supermarché. Je me dirige vers le portillon automatique en regardant un immense rideau blanc à droite du portillon. Une jeune femme me bouscule en me criant:

- Je suis pressée !

Son passage du portillon déclenche un tintamarre invraisemblable. Le rideau est tiré, le haut parleur annonce:

- Vous êtes la cent millième cliente depuis l'ouverture. Vous avez gagné une voiture électrique dernier cri.

J'ai fait demi-tour, je me suis débarrassé de mon caddy et je suis parti en courant.

L'audience au tribunal a été houleuse. Mon avocat a eu fort à faire pour réduire la pension alimentaire que je vais devoir verser à Delphine. La juge a relu la convention de divorce par consentement mutuel. Le bâtiment principal appartient désormais à Madame Delphine Legentil qui reprend son nom de jeune fille: Burtin.

Le bâtiment annexe comprenant un garage et un appartement au dessus du garage ainsi que le verger et le potager sont attribués à Monsieur Legentil.

Monsieur Legentil réglera les mensualités du prêt immobilier correspondant à l'ensemble des bâtiments. Madame Burtin qui poursuit des études de lettres modernes et qui n'a aucune source de revenus recevra une pension alimentaire de mille euros par mois. La pension alimentaire est rendue caduque en cas de remariage de Madame Burtin. Les assurances du domicile et du véhicule de Madame Burtin ainsi que les factures d'électricité sont à la charge de monsieur Legentil.

C'était un vrai massacre. La juge a coupé court à mes protestations en me disant que mon statut récent d'expert comptable et de fiscaliste allait évidemment entraîner une promotion et une

augmentation de salaire dans mon entreprise. Delphine avait du mal à cacher sa jubilation. Mon avocat n'a pas réussi à me calmer.

La rencontre en début d'après midi avec le directeur des ressources humaines a été brève et glaciale. Il m'a à peine félicité quand je lui ai remis les photocopies de mes nouveaux diplômes et il a annoncé:

- Cela ne change rien à votre salaire. Nous payons le service rendu et pas le diplôme.

Il a enchainé :

- On va transformer le poste à mi-temps de Mademoiselle Justine en poste à temps plein.

- Vous renouvelez son CDD ?

- Non, elle quitte l'entreprise. Le neveu du PDG vient de décrocher son diplôme de comptable et il intègre le service lundi. Cela va nous permettre de supprimer les heures supplémentaires qui nous coutaient trop cher. Je compte sur vous pour l'accompagner dans ses premiers pas, comme vous l'avez si bien fait pour Mademoiselle Justine. Voilà, vous pouvez disposer.

Il ne manquait plus que ça! Pas d'augmentation! Plus d'heures supplémentaires! Ca va être la galère et en plus je ne verrai plus Justine.

Après son inscription à Pôle Emploi, j'ai reconduit Justine chez elle. Nous sommes restés assis côte à côte dans ma voiture devant l'immeuble où elle vit dans un petit studio.

J'ai tenté deux plaisanteries :

- Je ne sais pas lequel de nous deux est le plus à plaindre : vous êtes au chômage et, moi, je suis en dessous du seuil de pauvreté pour un bon bout de temps et en plus, je ne sais pas comment je vais faire pour vivre sans vous.

Elle m'a souri à travers ses larmes et elle m'a dit:

- Epousez-moi, on résistera mieux à deux.

- Justine, je ne suis pas un parti raisonnable.

- Qui a parlé d'être raisonnable ?

Elle a ouvert sa portière et elle a disparu.

Je regarde les deux voitures qui sont de l'autre côté de la cour. Il y a celle de Delphine et celle de son binôme universitaire qui travaille avec elle sur la littérature américaine du 20ème siècle pour l'obtention d'un master de lettres modernes. Il est plus que son binôme. Je suppose qu'ils fêtent le résultat du divorce. Je m'apprête à sortir de la voiture quand il y a un énorme fracas. La maison est littéralement pulvérisée. Au milieu des décombres, il y a un énorme caillou métallique qui semble être brûlant. J'ai appelé les pompiers.

Les pompiers ont tenté, en vain, de déplacer le « caillou », trop lourd et surtout trop brûlant.

L'hélicoptère de la gendarmerie s'est positionné au dessus des décombres et, avec l'aide de plusieurs filins, ils ont réussi à soulever le caillou et à le déposer au milieu de la cour.

Mon caillou pèse environ 4 tonnes !

Le capitaine des pompiers m'a demandé s'il y avait quelqu'un dans la maison. J'ai dit qu'ils étaient deux.

Il m'a répondu qu'il n'y avait aucune chance de les retrouver vivants. Les gendarmes ont empêché les curieux de s'approcher trop près.

Deux cercueils ont été placés dans mon garage pour recueillir les restes des deux victimes. La veuve de l'amant de mon ex-épouse a été très digne. Elle a reconnu le corps de son mari et elle est repartie au volant de la voiture du défunt. Les cercueils ont été emportés à la morgue de la ville.

Un hélicoptère de la télévision régionale s'est posé dans le pré. J'ai répondu très laconiquement aux questions des journalistes. Ils ont filmé les décombres et la météorite et sont repartis.

Un deuxième hélicoptère s'est posé à son tour. Plusieurs types en blouse blanche se sont affairés autour de mon caillou.

Et puis, celui qui paraissait être le chef du commando est venu vers moi et s'est présenté.

- Je suis le responsable européen de la société australienne spécialisée dans le tungstène.

Il a enchaîné.

- Votre caillou pèse 4 tonnes. Je peux vous en offrir sept millions d'euros.

Je lui ai fait répéter. Il a sorti un chéquier. Le nombre de zéros après le sept est astronomique.

J'ai rangé soigneusement le chèque dans mon portefeuille. Il a enchaîné :

- Deux hommes vont rester là pour garder la météorite en attendant les transporteurs demain.

J'ai répondu :

- Je vais leur ouvrir la porte de mon studio. Ils pourront s'y restaurer. Ils pourront aussi se reposer dans la voiture de mon épouse.

J'allais composer le numéro de Justine quand mon portable s'est mis à sonner.

- David?

- Oui Justine.

- Vous n'avez rien?

- Non. Tout va bien. Je viens de vendre mon météorite. Lundi, je démissionne et je crée mon cabinet d'expert-comptable et de fiscaliste.

J'ai enchaîné :

- J'ai deux questions à vous poser ... une d'ordre professionnel et l'autre du domaine privé. La première, la voici : acceptez-vous de devenir ma co-équipière?

- Oui David. Et pour la deuxième c'est oui ... tout de suite ... je vous attends.

7 - QUE DU BONHEUR !

NATHALIE WILLIAMS

Je suis superstitieux, je dois l'avouer, et quand j'ai réalisé qu'en fin de semaine on allait être vendredi treize, ma première réaction a été de vouloir annuler tout ce que j'avais prévu ce jour-là, de rester au lit toute la journée et d'attendre que ça se passe. Sauf que je ne pouvais pas vraiment faire ça, j'allais dire quoi à mon boss exactement ? Que je ne me sentais pas bien ? J'allais éviter ma séance de sport et reprendre mes kilos durement perdus, annuler mon rendez-vous chez le docteur alors qu'il avait plus de trois mois de liste d'attente, et surtout celui avec Marilyn qu'on avait prévu depuis deux semaines. Je ne sais pas si elle s'était rendu compte qu'on devait se voir un vendredi treize, on s'était dit : 'Rendez-vous dans deux semaines !' il y a dix jours, mais on n'avait pas fait le calcul, en tout cas moi je ne l'avais pas fait...

Alors voilà, j'allais devoir vivre ce vendredi treize normalement, comme le dernier qui s'était ma foi bien passé, mais je dois avouer que celui-là était particulièrement bien chargé...

Bien sûr, j'ai mal dormi toute la semaine. On a beau dire qu'il ne faut pas s'en faire, plus on se le dit, et plus on s'en fait. Et la veille, j'ai encore moins dormi que les autres nuits.

Le fameux vendredi, je me suis réveillé la tête à l'envers mais déterminé quand même à affronter ma journée. Quelle ne fut pas ma surprise quand j'ai réalisé que ce jour-là le trafic était plus fluide que d'habitude, à tel point que je suis arrivé plus tôt que prévu au boulot et du coup je suis allé me prendre un café à côté avant d'attaquer. En chemin, je suis passé devant un tabac-presse et une charmante jeune fille m'a proposé de jouer à la loterie du vendredi treize !

- Vraiment ? Il y a des gens qui jouent un vendredi 13 ? j'ai demandé.

- Ça porte bonheur, m'a répondu la fille avec un grand sourire.

Je n'y croyais pas un seul instant mais je n'ai pas pu résister à son

sourire et je lui ai pris un billet. Elle m'a donné un reçu avec, je lui ai dit que ce n'était pas nécessaire, mais elle a insisté, elle était obligée de me le donner autrement elle allait se faire gronder par son chef. Je l'ai accepté mais je l'ai jeté dans une poubelle un peu plus loin sans même regarder ce qu'il y avait dessus. J'avais mon billet de toute façon, et aucune chance de gagner, surtout un vendredi treize ! Puis, je suis allé me prendre un café, la serveuse aussi été charmante, elle m'a offert un pain au chocolat et laissé son numéro de téléphone, si je n'avais pas eu mon rendez-vous le soir même avec Marilyn, je l'aurais peut-être gardé.

C'était l'heure. Je suis allé au travail et dès mon arrivée mon boss m'a sauté dessus, il voulait me voir absolument. Je lui ai demandé si ça ne pouvait pas attendre parce que j'avais pas mal de mails en retard mais il m'a dit que non. Je n'en menais pas large quand je suis rentré dans son bureau, pourtant lui aussi me faisait un grand sourire. Il avait une grande nouvelle à m'annoncer. Il avait été promu et il avait besoin de quelqu'un pour le remplacer et il m'avait choisi moi ! Il voulait savoir si j'étais intéressé avant de l'annoncer au reste de l'équipe. Bien sûr que j'étais intéressé ! Je ne pensais pas que sa promotion allait arriver avant des années et surtout je ne m'imaginais pas qu'il me choisirait moi comme son successeur. Je pensais qu'il prendrait plutôt André, son beau-fils, et que j'avais aucune chance. J'ai accepté avec joie et moi aussi je me suis mis à sourire.

A midi, je suis allé à la gym comme prévu, et, malgré la fatigue accumulée pendant la semaine, j'avais une forme d'enfer. J'ai couru comme un dératé et ça a payé ; la balance montrait enfin mon chiffre magique. Quand je suis retourné au boulot, il y avait un pot pour célébrer la promotion de mon chef et la mienne aussi du coup, et un excellent gâteau qu'avait fait ma future secrétaire. Je me suis servi deux fois, après ce qu'indiquait la balance, je pouvais me le permettre...

Après le travail, je suis allé à mon rendez-vous médical, juste un check up annuel. Quelques jours plus tôt je m'étais inquiété, mais j'étais plutôt optimiste quand je suis rentré dans le cabinet et j'avais raison de l'être ; ma tension n'avait jamais été aussi bonne et mon

rythme cardiaque on ne peut plus régulier. J'en sautais de joie. J'avais un peu de temps avant d'aller voir Marilyn, et, vu la journée que je venais de passer et la promotion qui m'attendait, j'avais décidé de lui acheter un petit cadeau et de lui faire une jolie surprise. Cela faisait des mois que nous nous fréquentions mais ni l'un ni l'autre n'avait jusqu'à maintenant osé faire le premier pas pour aller plus loin dans notre relation. Je voulais lui acheter quelque chose de beau alors je suis allé dans la bijouterie la plus chère du centre-ville, et je lui ai pris toute la panoplie : collier, bracelet et boucles d'oreilles assorties...

Quand je suis arrivé au restaurant, j'étais excité comme un ado à son premier rendez-vous. Elle était déjà là et jamais je ne l'avais trouvée aussi belle. Elle me fit un grand sourire quand elle me vit et me sauta dans les bras quand je lui offris son cadeau. J'ai même cru qu'elle allait se mettre à pleurer. Je lui ai alors raconté ma journée et ma promotion et elle était ravie pour moi. Elle était très touchée par le cadeau, et elle m'avoua qu'elle commençait à se poser des questions sur notre relation et elle n'était pas trop sûre que je tiens à elle, du coup elle s'était un peu donnée cette soirée comme ultimatum, et si je n'avais pas fait un pas vers elle ce soir-là, elle m'aurait sans doute quitté... Quand elle me dit ça, mon coeur s'est brisé. Je n'avais jamais réalisé à tel point je tenais à elle, jusqu'à ce moment où je me suis rendu compte que j'avais failli la perdre. J'avais un air confus et elle me trouva adorable. Je lui dis alors que si elle voulait, elle pouvait venir s'installer chez moi, j'étais prêt. Elle me répondit qu'elle appréciait mais que je n'avais pas besoin d'en faire autant, une petite place dans mon placard pour ses affaires lui suffirait... S'en fut trop, je me mis à pleurer comme un enfant, et tout ça un vendredi treize ! La jeune fille du loto avait raison, le vendredi treize peut porter chance... Ce qui me rappela : mon ticket de loto. Je le sortis de ma poche et le montra à Marilyn qui insista pour que je vérifie le tirage. Les chances de gagner au loto sont vraiment très minces les jours ordinaires mais celui-là ne l'était pas et il me semblait que tout était permis. Alors, j'ai pris mon téléphone portable et j'ai cherché les résultats. Mon coeur qui était devenu soi-disant régulier faillit s'arrêter : j'avais gagné ! J'étais le

plus heureux des hommes... Pour encore quelques secondes... Jusqu'à ce qu'un gars assez rustre déboule vers moi.

- Coupez ! Hurla-t-il en regardant tout autour de lui. Parfait ! me dit-il à moi. Vous avez été absolument parfait... On ne pouvait pas rêver mieux !

- Qu'est-ce que vous voulez dire par 'parfait' et 'on ne pouvait pas rêver mieux' ? j'ai demandé abasourdi. Et à qui dites-vous : 'Coupez' ?

- Ah, une chose à la fois... Quelle impatience mon gars ! Mais je comprends ça, avec la journée que vous avez eue ! Et quelle chance ! Vous trouvez pas ?

- Si, mais c'est vendredi treize et...

- Ah, ah ! Vendredi treize ! Jour de chance, on est bien d'accord... Vous en avez eu toute la journée et vous avez montré au spectateur de façon naturelle et ultra spontanée tout le bonheur que vous avez pu ressentir...

- Les spectateurs ? Quels spectateurs ?

- Souriez ! Vous êtes filmés, dit-il en faisant une grande grimace devant un homme qui le filmait avec son portable. Les spectateurs ! Les millions qui vous ont regardé toute la journée. Vous ne vous souvenez peut-être pas, mais vous avez signé votre accord pour que votre journée soit publiée sur tous les réseaux sociaux.

Et l'homme rustre me tendit un papier écrit tout petit et froissé, celui que m'avait donné la fille du loto que je n'avais même pas regardé et jeté à la poubelle et que le gars avait évidemment récupéré.

- Mais je n'ai rien signé là-dessus ! Je pensais que c'était un reçu.

- Vous l'avez pris dans vos mains et vous avez jeté un coup d'oeil, ça suffit. Nous en avons la preuve...

- Mais vous savez très bien que je ne l'ai pas lu...

- Non ! Pas du tout ! Comment pourrais-je le savoir ?

- Je ne l'ai eu dans mes mains que quelques secondes, personne ne lit aussi rapidement.

- Ce n'est pas scientifiquement prouvé... Si vous pouvez m'apporter la preuve scientifique que vous n'avez pas pu le lire, l'argument sera peut-être recevable, mais vous seriez bien le premier... D'autres avant vous ont essayé, il y en a même eu quelques-uns qui ont contacté d'éminents chercheurs, mais pour l'instant personne n'a jamais gagné.

- Mais c'est absurde cette histoire ! Et comment pouviez-vous savoir que ma journée allait bien se passer de toute façon ?

- Mais parce que nous l'avions programmé, tiens !

- Comment ça vous l'aviez programmé ?

- Et bien oui, votre promotion, votre santé parfaite, votre succulent gâteau, et même votre poids sur la balance, nous avons tout programmé...

- Vous voulez dire que rien de ce qui m'est arrivé aujourd'hui n'est réel ?

- Non, je suis désolé...

- Et Marilyn ?

Je regardais Marilyn qui baissait la tête.

- Elle a très bien joué son rôle. Je parie que vous ne saviez pas qu'elle avait fait du théâtre quand elle était jeune. Elle aurait pu être une grande actrice.

J'aurais voulu crier mais à quoi bon... Au lieu de ça, je répondis :

- Et le loto ? Je n'ai pas gagné non plus j'imagine...

- Et bien, justement...

- Quoi ? J'ai gagné ? J'ai tout perdu, travail, forme, santé, amour, mais j'ai gagné au loto, c'est ça ?

- Que de drame... Vous n'avez rien perdu... Sauf au loto.... Je suis désolé, vous n'avez pas vraiment gagné...

- Ça s'appelle perdre... Je me moque de votre loto de toute façon !

- Ne dites pas ça !

- Mais pourquoi ?

- Et bien parce que tout ça nous l'avons fait pour le loto justement ! Voyez-vous le vendredi treize a longtemps été notre plus beau jour de vente, mais ces derniers temps les gens ont cessé d'y croire. Manque de superstition peut-être, je ne sais pas, en tout cas ils n'achetaient plus autant de tickets qu'avant. Ils avaient besoin d'une bonne démonstration d'une journée de chance, et c'est ce que vous leur avez offert aujourd'hui, une journée pleine d'espoir... Et ça a marché, nos ventes de billets ont explosé...

Mais je ne comprends pas, pourquoi moi ? Qu'est-ce que j'ai de spécial ?

Mais rien Monsieur, désolé, c'est la loterie, elle vous a choisi par hasard... C'est juste pas de chance !

8 - LA LISTE

SANDRINE DEFOUG

J'ai toujours considéré ma maman comme une femme merveilleuse. Je ne dis pas cela parce que je suis sa fille : beaucoup d'autres personnes partagent cette opinion. À son travail, son chef était incontestablement ravi de l'avoir dans son équipe : presque chaque fois qu'il fallait descendre une palette, c'est à elle qu'on s'adressait. Pourtant, elle n'était pas la seule à savoir manier le chariot élévateur ! Sans aucun état d'âme, dès qu'elle avait fini d'agencer ses rayonnages, elle aidait ses collègues à réapprovisionner les leurs. J'ai d'ailleurs l'impression que certains d'entre eux abusaient de sa gentillesse et de son attachement au bien-faire. Ils prenaient leur temps pour aller chercher dans la réserve les pinceaux, rouleaux, pots de peinture,... puis pour mettre la marchandise en rayon. Et lorsqu'un client leur posait une question sur les caractéristiques d'un produit, ils se plaisaient à faire durer la conversation, sachant pertinemment que Madame Martine Vourton viendrait les seconder dans leur travail. Je parle et je m'égare. Revenons à notre propos. Les gens du quartier appréciaient également beaucoup ma maman. Adrien, mon frère, et moi-même étions majeurs et pourtant elle continuait de se présenter à la sortie de l'école primaire. Elle y attendait Noémie et Guillaume, deux enfants de sa voisine Myriam. Elle leur offrait un goûter, les surveillait pendant qu'ils faisaient leurs devoirs jusqu'au retour de Myriam. Lorsqu'il restait une part de tarte ou une gaufre, elle traversait prestement tout le village pour l'offrir à une personne âgée. En début d'après-midi, après son travail et avant que résonne l'heure de sortie des classes, elle ne fainéantait pas : toute à son jardin, elle bêchait, plantait, enlevait les mauvaises herbes, repiquait,... et le soir, elle cuisinait, rassasiant nos papilles de tous ces bons légumes. Elle en cultivait toujours trop pour notre maisonnée, aussi partageait-elle sa récolte avec les personnes du quartier. Sa gentillesse n'avait d'égal que son dynamisme. Ainsi, chaque fois que je venais rendre visite à mes parents, c'est avec effervescence qu'elle me manifes-

tait son amour, m'enlaçant, m'embrassant plusieurs fois par jour.

Mon papa aussi est un homme admirable. Professeur d'université, il a su rester très humble. Il s'est également toujours révélé très serviable. Même si sa bienveillance n'est connue que de quelques personnes. D'un naturel discret, il ne se fait pas remarquer lorsqu'il vient donner des conseils à un couple aux revenus plus que modestes afin de faire valoir leurs droits ou lorsqu'il accompagne Justine, une amie malvoyante, au supermarché. Et entre lui et moi, juste quelques mots, quelques regards, quelques gestes pour se dire :

- Je t'aime, mon papa.

- Je t'aime, ma grande fille.

Les longues tirades, les effusions, je les réservais pour ma maman, dont l'exubérance contrastait avec la paisible sérénité de son époux.

Si l'enthousiasme de ma maman s'exprimait bruyamment, il en était de même de... sa désapprobation. Car pour autant elle était accueillante, courageuse, attentionnée, chaleureuse, autant elle avait un certain nombre de principes et d'habitudes. Pour y avoir dérogé, certains de ses proches se sont souvenus pendant longtemps des semonces qu'elle leur avait assénées ! Je pense tout particulièrement à Zoé, ma petite nièce qui, un après-midi de juillet 2004, avait couru à la cuisine, guillerette :

- Vite, Mamie, faut que je te montre quelque chose.

La grand-mère avait suivi sa petite fille au fond du verger. Zoé avait délicatement écarté les thuyas et sans un bruit, s'était accroupie.

- Ils sont mignons, avait susurré Zoé.

Ma maman s'était penchée et horrifiée, s'était exclamée :

- Malheureuse, ne t'approche pas d'eux !

D'un mouvement de bras autoritaire, ma maman avait alors fait reculer la fillette et d'une voix suraiguë, l'avait sermonné :

- Les chats noirs, il faut les fuir. Comme la peste, comme le diable.

Le souffle coupé par l'émotion, elle avait alors précisé :

- Comme le diable, car ce sont des incarnations du diable !

- Mais, Mamie, ce sont des bébés chatons ! La mère, elle est grise. Comme son quatrième chaton.

- Faut pas se fier aux apparences : plus ils semblent mignons, plus en réalité ils sont terribles. Et là ce n'est pas un, ni deux, mais trois chats noirs. Vite, vite, rentrons, avant la catastrophe !

À l'occasion de la communion de Zoé, ce fut au tour de mon frère de déclencher l'ire de notre maman. Après la messe, tandis qu'il dressait la table, il avait malencontreusement renversé la salière. Il s'empressa de nettoyer le sel écoulé sur la nappe sous le regard acide de notre mère. En ce jour de célébration chrétienne, elle s'efforça toutefois de ravaler sa colère. Le repas se déroula dans une ambiance excellente, les papilles se délectant des gougères puis du gigot d'agneau braisé. Mais, tandis que ma belle-soeur était partie chercher le gâteau basque à la cuisine, Adrien débarrassa les assiettes... en croisant des couteaux ! Maman l'invectiva immédiatement :

- Pas les couteaux en croix ! Surtout pas !

Mon frère, au caractère nonchalant, ne tint pas compte de cette remarque et continua à ramasser les autres couverts.

- Adrien, les couteaux !

S'ensuivit une longue harangue sur l'irresponsabilité de l'aîné de la famille, coupable d'avoir à deux reprises - dans la même journée de surcroît ! -, défié le mauvais oeil. Conciliant, voulant éviter que son épouse ne passe des nuits blanches à ressasser les maladroites de son fils, mon papa se leva, décroisa les deux couteaux puis posa son bras autour de l'épaule de son épouse afin de l'apaiser. Il savait par expérience qu'il était vain de tenter de la raisonner ou de relativiser l'incident. Jamais il n'avait oublié sa réaction, quelques mois après leur mariage, lorsqu'en nettoyant le miroir de la salle de bains, ce dernier s'était décroché... et brisé en une dizai-

ne d'éclats ! Les années de bonheur qu'ils partagèrent ensuite ne suffirent pas à convaincre ma maman de l'absurdité de ses superstitions : quand, en 1973 puis en 1978, le couple décida d'avoir un enfant, elle prit bien soin d'éviter tout rapport les vendredis 13...

Je subis, moi aussi, à plusieurs reprises les foudres maternelles. Un épisode eut lieu début mai 2003. J'avais profité du week-end prolongé pour me ressourcer dans mon village natal. Le samedi 3 mai, j'étais affairée à déterrer un pied de sauge que j'envisageais de repiquer sur la terrasse de mon nouvel appartement, lorsqu'un cri me fit sursauter :

- Mais, enfin, ça va pas ?

Je levai la tête : ma mère désignait d'un index rageur la clayette où j'avais entreposé d'autres plantes aromatiques. Elle reprit, d'un ton furibond :

- On ne fait jamais ça !

- Mais enfin, maman, il t'en reste beaucoup. Regarde tout ce thym, cette sarriette que tu as. La sauge, un peu moins, concédai-je.

- C'est pas ça le problème !

De la diatribe qui se déversa sur moi, je compris que c'était mon intention de replanter du persil qui irritait tant ma mère. Elle ne sut m'expliquer le pourquoi. Je dus me contenter de la formule lapidaire :

- Le persil, ça se sème.

Je n'insistai pas : de la clayette, j'enlevai la touffe de cette herbe si controversée et la jetai sur le compost.

Je pourrais vous citer bien d'autres exemples. Mais je risquerais de parler encore longtemps, car la liste est longue, très longue même. Après l'incident du persil, je décidai d'ailleurs de mettre par écrit les choses à bannir et les précautions à prendre pour éviter de contrarier ma si adorable maman. Grâce à cet inventaire de superstitions que je prenais soin de relire et de réviser juste avant d'aller embrasser mes parents, mes séjours en leur compagnie se

déroulèrent merveilleusement bien sans la moindre altercation. Jusqu'à ce samedi 7 mars 2010...

Ce jour de la sainte Félicité s'annonçait pourtant sous les meilleurs auspices : nous nous apprêtions à fêter en famille les 60 ans de mon papa - il était né le 3 mars 1950 mais nous avions attendu ce week-end pour célébrer son anniversaire, car un tel événement ne doit jamais se célébrer en avance, ne fût-ce que d'un jour ! Malgré une petite brise, la température était printanière : nous pourrions prendre l'apéritif sous la pergola, petit coin de paradis, dans un écrin de verdure. Mon coffre recelait un trésor : la perceuse HILTI dernier cri, un cadeau qui, de toute évidence, allait ravir mon papa, enseignant la semaine et bricoleur le dimanche.

Arrivée après mon frère et mes oncles, je dus me garer sur le trottoir en face de la maison de mes parents. Je sortis de la voiture, enthousiasmée de retrouver mes proches. Mais tandis que j'ouvrais la portière passager pour me saisir de mon sac à main, une rafale de vent fit s'envoler le pense-bête que j'avais déposé sur le siège. Je l'avais relu avant de démarrer, mais je n'aurais surtout pas voulu que cette journée de fête soit gâchée par une inadvertance de ma part. Aussi me précipitai-je pour rattraper la liste des actes prohibés par le caractère superstitieux de ma tendre maman.

Ainsi s'acheva, treize secondes plus tard, mon existence - du moins au sens "humain" du terme - : un automobiliste me percuta de plein fouet tandis que je ramassais, au milieu de la grande route du village une feuille de papier, ce précieux papier que je considérais comme un talisman.

Depuis, depuis ce jour funeste, tous ceux qui côtoyaient Madame Martine Vourton ont vu se métamorphoser une femme dynamique et joviale mais redoutant les sortilèges et les fantômes en un zombi solitaire, répétant à longueur de journée : "Je le savais, pourtant. Je le savais. Que cela portait malheur d'être superstitieux !"

9 - LA BOUTEILLE D'EAU DE LOURDES

ANNIE LÉMERÉ

On ira à Lourdes un vendredi 13, a-t-elle asséné, comme ça on mettra toutes les chances de notre côté. Parce que là, tu vois, j'en peux plus. T'es trop con. On va voir si la Vierge est capable de te déconner !

Déconner, le grand mot de ma mère. Combien de fois ne l'ai-je pas entendu, ce mot maudit, honni entre tous. Jamais murmuré, jamais marmonné, toujours hurlé, gueulé, lamenté. Et en général assorti de : " mais où je l'ai ramassé, ce môme ? C'est pas Dieu possible ! "

Dieu... Ah celui-là on ne risque pas de l'oublier chez nous. Dieu sous toutes les coutures, en tableaux, lettres brodées et expressions. Il n'y a bien que "Vingt Dieux" qui soit interdit, parce qu'elle a décidé une fois pour toutes que ça s'écrivait "Vain Dieu" et que Dieu n'est jamais vain. Mais mon enfance a été cernée par les "Dieu ait son âme", "Dieu vous entende", Dieu merci" et j'en passe.

Alors Lourdes, ma foi... c'est le cas de le dire.

Je la regarde, chaque fois éberlué par ses colères et son mépris. Pendant longtemps j'ai pensé qu'elle avait raison. Que j'étais vraiment con. Mais non maman, au contraire, je comprends tout, je ressens tout à la vitesse de la lumière. Il est vrai que je suis maladroit, que je ne vois pas les choses comme toi, que je n'ai pas la même logique, que mon cerveau n'est pas configuré comme le tien. Mais ça, tu ne veux pas l'entendre, c'est comme ça, mon gamin est con, et vous les spécialistes tous autant que vous êtes, vous n'avez rien compris, en fait vous êtes tous aussi cons les uns que les autres et voilà, un point c'est tout.

Je remonte dans ma chambre, tout à fait incompris mais avec un objectif intéressant : organiser au mieux ce futur vendredi 13. Dole-Lourdes, 809 kilomètres, 873 ou 901 selon qu'on évite les péages ou pas.

La matinée se passe, occupée pour elle, vaisselle ménage cuisine, reniflements et bougonnements familiaux. Je descends pour déjeuner, évidemment j'ai oublié de mettre la table et j'en prends pour mon grade, mais maman comment veux-tu que je pense à ça - enfin tu le sais bien je te le dis tous les jours – oui mais moi j'y pense pas, ça n'a aucun intérêt, je suis sur mon ordinateur et j'organise notre voyage à Lourdes.

Elle lève les yeux au-dessus de ses lunettes, ça lui coupe le visage en deux, hausse les sourcils :

– Quel voyage à Lourdes ?

– Celui dont tu as parlé ce matin, pour aller me faire déconnifier.

– Ah tu sais j'ai dit ça comme ça...

Hein ? Elle a dit ça comme ça ? Non mais ça va pas, de dire des choses en l'air ? Moi je trouve ça passionnant en tous cas.

Franchement, c'est qui le crétin dans cette famille ? Je tente le coup pour le coup.

– Mais maman tu as eu une excellente idée au contraire. Ça va te faire des vacances et on va un peu visiter la France. J'ai commencé à construire notre itinéraire, avec toutes les églises et cathédrales qu'on va trouver sur notre chemin. Tu vas être contente.

Ah les mots doux... Je l'entends réfléchir et lui demande :

– Papa viendra avec nous ?

– NAN !

Nous partirons donc tous les deux, pas génial génial mais bon, on va sortir de notre patelin et c'est toujours bon à prendre.

Jour après jour, repas après repas, je lui soumets des idées, lui livre des informations, dans cette ville tu verras un rétable superbe, dans telle autre des vitraux du Moyen-Age, dans ce village est né Saint Machin, là il y a un pèlerinage, et on pourrait dormir dans un monastère qui fait chambre d'hôtes. Je n'en peux plus des bon-dieuseries mais elles m'aident à peaufiner le projet. Je fomente je fomente et gagne du terrain.

Et un jour de miracle, nous partons, ma mère et moi. A Beaune, elle savoure les hospices et moi les escargots. A Vichy elle se pâme dans l'église Saint Blaise et moi devant les pastilles. A Sarlat elle déguste l'atmosphère de Sant Sacerdos et moi un confit divin. Heureusement que Marseille n'est pas sur notre route car je n'aime pas le savon. Et de fil en aiguille, de cloîtres en béatitudes maternelles, nous arrivons en quatre jours à Lourdes. Le vendredi 13 au matin. Bien organisé mon fils. Oh... un compliment ?

Lourdes... Bon Dieu, ce bled porte bien son nom ! Lourdingue aurait même été plus approprié il me semble. Quelle ambiance glauque ! Que de monde, de prières, de sourires niais et de chinoïseries !

Ma mère est dans son élément, élevée d'un coup spirituellement, et prend les choses en mains :

Dites, quelle est la procédure pour faire déconnifier mon crétin de fils ?

Là Maman, tu redondes, un seul des deux mots aurait suffi.

On me plonge dans l'eau, je vais toucher une pierre, un mec psalmodiant en soutane met sa main sur mon front. Je fais exprès d'être arriéré pour mieux supporter tout ce cirque.

Avant de repartir, ma mère veut acheter des souvenirs, tu comprends on n'est pas près de revenir, un missel pour le père Georges, une croix chinoise en bois pour Marcel qui a déjà un pied dans la tombe, deux globes avec la Vierge et de la neige dedans pour tante Janine et Pépé Gamelle. Pépé Gamelle a hérité de ce surnom parce qu'il a le chic pour passer dire bonjour à chacun dans le village vers 11h30, histoire de se faire inviter à midi, en fonction des odeurs qui sortent des cuisines.

Ma mère a des sacs pleins, tu sais mon fils, tout ça ça peut servir, en plus on est en voiture, il n'y a pas de raison de se priver.

Ah une bouteille d'eau de Lourdes. En pur plastique récupéré et retravaillé par un artiste, j'aime bien. Blanche et bleue.

- Je vais la prendre.

- Tu veux vraiment acheter cette cochonnerie ?

- Oui, je vais la mettre sur mon bureau.

- Ah bon... alors...

Je la connais, elle est en train de se dire que les effets lourdaïes ne seront peut-être pas ceux qu'elle espérait, mais qu'ils paraissent quand même appréciables.

Je reviens avec la Vierge, content comme.. comme qui, déjà ?
Tiens, Wikipédia ne fonctionne plus ?

Oh mon cerveau, t'es où ???

Ce que ma mère ne sait pas, c'est que je vais vider l'eau consacrée dans ses plantes, et que la bouteille d'eau de Lourdes aura une toute autre utilité : quand je suis devant mon ordinateur et que ce que j'y trouve est passionnant, c'est à dire souvent, ça m'énerve d'abandonner mon poste pour aller pisser. C'est du temps précieux perdu. Et là, plus besoin de me lever ! Je pissurai dans la bouteille.

Qui a dit que j'étais con ?

10 - LA VIERGE EN PLASTIQUE

ANNE TRÉGLOZE

Kevin est une belle petite ordure. Pour faire simple, on peut résumer les choses ainsi. Pourtant on lui donnerait le Bon Dieu sans confession. Gueule d'ange, blondinet, yeux verts, plutôt pas mal foutu de sa personne, sachant être élégant et presque aimable quand il le faut. D'ailleurs son prénom, François, lui sied à ravir, mais il préfère se faire appeler Kevin. Plus moderne, plus « américain ». Mais ça, son grand-père, Raymond, n'aurait jamais laissé faire, lui qui, dans ses élans patriotiques, l'appelait « François, mon petit français ». L'enfant avait quatre ans à peine quand sa mère était partie et le vieux avait élevé le gamin (élevé est peut-être un bien grand mot...). François n'avait aucun souvenir de cette femme, « Ta mère, cette pute » disait Raymond en parlant de sa propre fille.

La gent féminine était absente de l'entourage du vieux. Et la masculine presque aussi rare puisque François ne lui connaissait qu'un ami, Alfred, « ton parrain » lui avait dit son grand-père.

Raymond et Alfred avaient seize ans lorsqu'ils s'étaient connus en pleine guerre et, quarante ans plus tard, ils se régalaient encore en partageant avec le gosse le souvenir de leurs exploits. Marché noir, collaboration, trafics en tous genres, jusqu'aux abjects pillages de familles juives par eux même dénoncées.

A la libération, Raymond et Alfred, avec un fier patriotisme, avaient tondu quelques salopes soupçonnées d'avoir fricoté avec l'ennemi. Eux n'avaient pas été inquiétés et avaient ardemment poursuivi leur carrière de truands.

Cambriolages, arnaques inventives, un peu de trafic d'armes ou d'oeuvres d'art, et de multiples escroqueries de préférence sur personnes vulnérables... une panoplie de crapuleries diverses auxquelles Raymond avait initié son petit fils.

Celui-ci s'était montré très bon élève, aussi assidu à l'école que

dans les malversations. Si bien que le mauvais garçon devint un étudiant brillant, passionné d'informatique. Raymond et Alfred, qui ne comprenaient rien à ces nouvelles technologies persévérèrent sur des réseaux plus classiques mais potentiellement plus dangereux. C'est en surfant sur l'un d'eux qu'Alfred resta sur le carreau avec deux cartouches dans le buffet.

Raymond ignorait tout de ce coup de maître que fomentait son ami, mais apparemment c'était du lourd. Il mettrait son comparse dans la confiance dès qu'il aurait le bon contact, avait-il promis. Visiblement il n'avait trouvé que le mauvais... Avant de partir se faire descendre, Alfred avait laissé à Raymond une statuette de la Vierge, un de ces trucs moches en plastique censément rempli d'eau bénite. Raymond avait horreur de ces bondieuseries mais Alfred lui confia cela comme une relique. Garde moi ça précieusement Raymond, c'est notre fortune.

Son compagnon refroidi, Raymond n'avait pas osé balancer la petite bouteille autant par superstition que parce qu'il s'agissait là du dernier cadeau de son ami. Il avait étudié l'objet sous toutes les coutures mais n'avait rien détecté de spécial. Le plastique était un peu jauni, avec une inscription à peine lisible sur le socle. La couronne bleue qui faisait office de bouchon était collante et semblait irrémédiablement scellée sur le sommet du flacon dans lequel aucun liquide n'oscillait. La Vierge termina sur la table de nuit.

Après la mort d'Alfred, François avait tenté d'initier son grand-père à l'escroquerie sur internet, activité qui commençait à lui assurer de bons revenus. Chaque Vendredi 13 il inventait un nouveau jeu en ligne, alléchant et complètement bidon, qui lui permettait d'empocher de coquettes sommes, versées sur un compte ouvert le jeudi sous une fausse identité et clos le samedi, les banques n'étant pas bien regardantes. Le tout transitait rapidement par diverses sociétés écrans vers les paradis fiscaux. Malgré les gains conséquents empochés par son petit-fils, les « gogos du vendredi » avaient assez peu éveillé l'intérêt de Raymond. D'ailleurs, les années passant, son talent pour les arnaques et sa santé décréurent au même rythme. Une fatigue inextinguible s'installa jusqu'à le maintenir définitivement alité avec un diagnostic

de cancer du sang. François passa beaucoup de temps à écouter son aïeul marmonner de ragoutants souvenirs de guerre. Puis la fin survint, terrassant le petit-fils d'une émotion qu'il n'avait jamais connue, le chagrin.

Après quelques semaines de prostration, François prit le nom de Kevin et le taureau par les cornes. D'abord, rénover la maison qui avait un air aussi décrépi que l'aïeul, puis s'installer dans sa chambre, la plus vaste et maintenant repeinte de blanc. La Vierge de plastique retrouva sa place sur la table de nuit, doux souvenir des deux vieux. Elle diffusait la nuit une légère phosphorescence qui mettait en relief le mot LOURDES sur le socle.

Kevin poursuivit ses activités, faisant honneur à son grand-père en explorant de plus en plus loin les océans sombres de ses performances crapuleuses. Le vendredi 13 Mars 2020, le niveau de ses comptes offshore s'éleva encore notablement. Si bien qu'il envisagea de s'offrir un peu de vacances, histoire de savoir à quoi cela ressemblait, lui qui à l'âge de trente-cinq ans n'en avait encore jamais pris. Il hésitait entre Lourdes, pour la Vierge, et Vichy, pour les pastilles dont Raymond et Alfred se gointraient « au nom du bon vieux temps ».

Il n'eut pas le loisir de choisir entre les deux destinations. En effet, le lundi 16 mars débutait la période de confinement de la population française pour raison sanitaire, clouant chacun chez soi. Kevin, contrairement à la majorité de ses compatriotes, s'enthousiasma, augurant des opportunités de la crise. Bientôt douze ans que Raymond était mort mais, comme à chaque nouveau bon coup il regretta l'absence du vieil homme.

La nation était en panique et donc en situation idéale pour ses affaires. A l'affût, Kevin eut vent d'un stock de masques planqué dans les entrepôts de La Poste. Quelques millions d'unités étaient là à l'abri d'une réquisition possible pour aller équiper les soignants qui n'arrêtaient pas de pleurer. Trouver un comparse dans la place s'avéra assez facile et les caisses subtilisées vinrent alimenter grassement son marché souterrain. Le plus gros acheteur clandestin, PDG d'une firme automobile comptait bien, avec masques et

menaces subtiles de licenciement, faire revenir travailler ses feignasses d'ouvriers.

Kevin prit comme un bonus de trafiquer un peu sur le riz, les pâtes, la farine, et s'amusa encore plus avec le papier toilette et les savons de Marseille. Mais cela c'était de la gaudriole et il remit à l'oeuvre ses domaines d'expertise. La populace s'ennuyant au dernier degré après seulement deux semaines de confinement, les jeux en ligne reprirent de la vigueur. Il en inventa de nouveaux, tous aussi addictifs que fictifs et éphémères, mais ô combien rémunérateurs. Police, justice et banques étant mises à mal par les circonstances, il ne trouva aucun obstacle au développement de son activité. Tout cela en était presque trop facile.

Il relâcha un peu la pression. De toute façon la crise s'annonçait pour durer, il pouvait y aller tranquille et pour l'heure un peu de repos lui ferait le plus grand bien. Il se sentait à la fois épuisé et invincible. Ce n'était pas cette petite pourriture de Covid-19 qui aurait sa peau. Il en avait vu d'autres ! D'ailleurs il n'avait pas de toux, pas de fièvre, aucune courbature. C'était plutôt une fatigue lancinante qui remontait à loin et qu'il mettait sur le compte du stress de son activité. Mais là tout de même, il fallait qu'il se surveille. Depuis quelques jours, il avait peine à se lever et se traînait sans appétit, constamment nauséux. Demain, il appellerait le tou-bib. Allez, il pouvait s'octroyer une petite semaine de pause. Il en profiterait pour peaufiner son prochain « vendredi 13 ». Il n'était pas superstitieux mais il fallait le reconnaître, bon sang, ça lui avait porté chance et rapporté gros !

L'esprit tranquille, comme chaque soir depuis douze ans Kevin s'endormit avec une pensée pour Raymond et après un dernier regard à la statuette de Lourdes, rassurante dans l'obscurité comme une veilleuse d'enfant. Le petit morceau de radium qu'Albert avait volé et planqué dans le socle de la Vierge irradiait la nuit de sa douce et mortelle luminescence bleutée.

CONCOURS JEUNES

Quand je serai grand

CATÉGORIE MOINS DE 13 ANS

1 - QUAND JE SERAI GRANDE...

ABIGAËL SOURIS

Pffu, les adultes et leur obsession de l'avenir ! Dès qu'un bébé arrive, ils sont déjà en train de faire des plans sur la comète :

- Elle sera scientifique !
- Non, championne de Karaté... comme sa grand-mère!
- Ni pense même pas, ma fille sera une grande ornithologue !

Ca a été comme ça durant toute ma petite vie, et bien-sûr, elle n'est pas finie.

J'ai encore le temps de choisir qui de mes parents ou du reste de la famille m'énerve le plus ! Et le temps de choisir quelle profession réussira à me tirer du lit le matin !

Chaque jour, entre les grandes théories de mes parents sur "le métier qui lui correspond le plus", j'ai le temps de chercher quelques idées.

Les voilà, mais d'abord remontons le temps :

1 - Quand j'étais petite (6 ans) je voulais vendre des tomates !! (c'est pas banal...)

Mais je me suis vite rendue compte qu'il y avait aussi des mauvaises récoltes quelquefois et que ce ne serait pas avec quatre tomates que je gagnerais ma vie! Et puis, on ne peut pas vendre seulement des tomates, il aurait fallu que j'aie un grand potager, un champ, une ferme ! En n'oubliant pas le fait que je déteste avoir les mains sales, alors passer ma journée à enterrer, planter, déterrer ou récolter, quelle vie ! J'aurais sûrement fini mes journées remplies de courbatures à force de me baisser!

Tout ces points négatifs ne m'ont pas donné envie de choisir ce métier !

Dès l'âge de sept ans, les tomates c'était déjà oublié.

2 - Fleuriste devint mon objectif premier !

Mais c'était exactement à ce moment que le doute avait décidé de s'installer, d'abord il fallait que je trouve une boutique, ensuite il fallait de l'argent pour pouvoir la décorer (et pour avoir de l'argent il faut travailler... ça n'a pas de sens !!), il fallait aussi que je retienne le nom de chaque fleur ou plante (ainsi que toutes les informations concernant cette fameuse plante) et ça me paraissait impossible !!! Et les boutiques de fleurs n'attirent pas beaucoup de monde! Et puis n'oublions pas la dernière de mes questions : pour pouvoir ouvrir ma boutique, il me fallait des fleurs or, où est-ce qu'on va pour acheter des fleurs, chez un fleuriste !! On tourne en rond.

Je dus malheureusement abandonner l'idée de devenir fleuriste car il faut se rendre à l'évidence, c'est trop compliqué...

3 - Pourquoi pas dessinatrice, tiens ! J'adorais les livres (je les adore toujours), j'en lis depuis que je peux tenir quelque chose dans les mains ! Et 8 ans, c'est bien pour commencer à s'entraîner !

Problème : ce n'est pas parce qu'on aime les livres qu'on sait dessiner (et moi faire un livre ! Hahaha) puis pour faire des livres, il faut un(e) scénariste, que je n'ai pas (et non je ne peux pas faire les deux) ! Il faut de l'inspiration, trouver un personnage et savoir le reproduire sur la case d'après (parce que c'est ça la difficulté : le personnage !), savoir faire les décors aussi ! Les maisons, les voitures, les animaux, etc... Et pouvoir imaginer une chute à l'histoire ! Histoire drôle ou histoire vraie ?

Et vous n'imaginez pas comme ça peut-être stressant d'être dessinateur, il paraît qu'on peut attraper le syndrome de la page blanche !! (J'ai compris cette expression en grandissant...)

Je pouvais faire une croix sur dessinatrice : dessinatrice.

4 - Après j'ai commencé à m'intéresser à la nature (J'ai 9 ans, vous suivez ?) Ma chambre fût vite remplie de posters d'animaux et de paysages.

C'est bien sympa la nature mais c'est aussi bien vaste!

Et je ne savais pas si passer sa journée à regarder des pélicans manger des poissons était un métier.

J'ai appris bien assez tôt que non ce n'était pas un métier (à mon grand désespoir).

C'est alors que la solution à tous mes problèmes m'est apparue: LE DICTIONNAIRE... (Quoi, qu'est ce que j'ai dit de drôle ?)

Je l'ai feuilleté jusqu'à trouver:

« Naturaliste : Personne qui se livre à l'étude des plantes, des minéraux, des animaux : blablabla, exemple, blablabla... »

J'avais LE métier qu'il me fallait (sans devenir aussi obsédé de l'avenir que mes parents)

Dès que j'eus informé mes parents, papa me prévint tout de suite que si je voulais faire des études de naturaliste, de scientifique, etc..., il fallait être forte en math !! Or je n'étais pas du tout douée dans cette matière et même: je la détestais ! Depuis quand fallait-il être fort en math pour prendre des photos de grenouilles !!

Bien-sûr s'il fallait que je fasse autant d'études (surtout en math) qu'il le disait et bien: NON, MERCI !!!!!

J'avais fait une liste de métiers que je ne voulais pas pratiquer du genre : garagiste, secrétaire, serveuse, poissonnière, danseuse, chanteuse, chauffeuse, coiffeuse, femme de ménage, comptable, policière, notaire, avocate, juge ou encore tout travail à l'usine (oui, je suis difficile)...

5 - Là, ma mamy m'a fait une proposition, pour quoi pas décoratrice d'intérieur (ou d'extérieure, a-t-elle rajouté en rigolant) !

Points positifs: j'adore décorer (haha, elle me connaît très bien) ! Je ne suis pas cloîtrée chez moi ou dans un bureau, ouf !

Points négatifs (si, il y en a !) : si c'est pour me casser le dos avec les meubles et finir à l'hôpital, je peux m'en passer ! Si le magasin ou la maison est moche et qu'aucun meuble ne convient, qu'est ce que je dis aux propriétaires ?? (Vous pouvez penser que je suis pessimiste mais non, je regarde juste les points négatifs). Et ou vais-je trouver ces meubles ??? Et puis, il faut être plutôt forte pour pouvoir déplacer des meubles. Or je ne le suis pas !

Un métier de plus à la liste de ceux que je ne ferais jamais !

6 -Artiste- Peintre ??

C'est vrai, je sais bien assembler les couleurs mais je ne sais pas du tout me servir de la peinture !! Une fois je mets trop d'eau, une

autre fois pas assez. Et puis je me suis toujours servi de la gouache mais jamais de la peinture à l'huile. Et comme dit cette petite chanson : La peinture à l'huile c'est bien difficile mais c'est bien plus beau que la peinture à l'eau ! Le dernier point : il faut de l'imagination ! Et c'est le plus casse-pieds ! Je suis sûre que je suis capable de rester des heures durant devant une toile en attendant d'avoir un soupçon d'imagination !

7 - Actrice, comédienne

J'avais une année fait un stage de théâtre. C'était assez sympa. Sauf que ce qu'il faut (comme le métier de peintre) c'est de l'imagination ! Quand on me demande de faire une improvisation sur un thème particulier, mon cerveau bugge. Il faudrait me laisser au moins 1 mois pour que je la sorte, cette improvisation ! Mais surtout ce qui m'empêchait de jouer « correctement » c'est ma grande timidité. Soit je ne parlais pas assez fort, soit je ne participais pas assez. Je n'osais pas dire grand chose et j'étais bloquée...

...

Pourquoi fallait-il avoir un métier ? C'était tellement difficile de choisir !!

J'ai décidé de clôturer ma liste, je n'avais plus d'idées...

Quelques mois passèrent jusqu'à ce que quelqu'un revienne me voir pour me reposer cette question :

« Alors, tu feras quoi quand tu seras grande ? »

Quand je serais grande ?? ...Et bien... Je verrais bien !!

CONCOURS JEUNES

Quand je serai grande

CATÉGORIE DE 13 ET +

1 - LIBRE

EULALIE LÉBOUCHER

« Quand je serai grande, je serai libre ». Marrant comme mot. Libre. Un peu comme un livre qui bredouille. Donc, pour reprendre, quand je serai grande je serai un livre qui bredouille. Quoique, je veux être un livre fier, un livre qui crie. Voire même un livre qui chante. Non, finalement pas un livre qui chante. C'est trop. Et puis je ne sais pas chanter. Je veux être un livre fier mais respectueux. Pas un de ces magazines people. Non, un livre plus sage. Mais pas un livre de conte qui fait la morale. Parce que la morale c'est toujours la même, tout le monde sait qu'il ne faut pas désobéir pourtant on le fait quand même. C'est comme ça. J'aimerais plutôt être une nouvelle. Inattendue. Efficace. Le problème c'est qu'une nouvelle est trompeuse et je ne veux pas être trompeuse. Et puis surtout c'est trop court et moi, je veux vivre longtemps. Comme un pommier. Ou alors je pourrais être un roman. C'est long, attachant parfois même drôle. Mais un bon roman c'est difficile à trouver et je ne veux surtout pas être difficile. Difficile à vivre en tout cas. Sinon je pourrais être une rédaction. C'est sage une rédaction puis ça reste enfantin et j'ai envie de rester enfantin. Mais une rédaction c'est trop stricte et puis c'est forcé. Pas forcément avec le sourire. Alors je pourrais être un poème. C'est joli. Mais il y a des règles : et il faut souvent rentrer dans une catégorie : sonnet, quatrains, sizains voire même alexandrin. Je ne veux pas rentrer dans une catégorie. Ça se trouve je n'y serais pas bien installé, dans ma catégorie. Et si je ne suis pas un bon poème, pas un Apollinaire, pas un Hugo mais simplement une fougère du mal. Après il me reste les poèmes en vers libres, mais c'est souvent moins beau ou alors plus difficile à comprendre. Et si c'est difficile

à comprendre alors je ne me comprendrais pas moi-même.

Après cette longue réflexion, Camille se tourna.

-Et toi Léo, tu veux être quoi quand tu seras grand ?

- Moi ? Déjà pas alcoolique, pas criminel, pas meurtrier, pas... Il expliquait ça en regardant autour de lui si on l'observait.

- Je ne te demande pas ce que tu ne veux pas être, mais ce que tu veux, continua la jeune fille.

- Je procède par élimination c'est tout.

- Laisse tomber sinon t'en a pour 40 ans ! Cette injure provenait du fond de la cantine de l'EPM. Celle qui l'avait prononcé avait environ 16 ans des bras très fins et un regard moqueur : c'était Anna.

- Moi je dirais que j'aimerais bien être prof.

- Rémy ? Prof ? Déjà faut être allé à l'école pour ça, renchérit Jack qui du haut de ses 13 ans et 13 molaires cherchant toujours la petite bête.

La bande qu'on pouvait qualifier de bancale vu son allure prit les plateaux grisâtres où des assiettes grisâtres étaient pleines d'une nourriture grisâtre. Ils avalèrent machinalement les bouchées, le regard vide.

Ils arrivèrent dans le hall où une femme en imper, les cheveux noués par un crayon les attendait.

- Aujourd'hui activité de français : Qu'est qu'un poème ?

Celle qui s'agitait devant le tableau miteux placé dans le hall c'était Noémie leur éducatrice. Elle était gentille, un peu folle mais gentille.

Dans ce centre de détention ils étaient cinq à faire cour avec Noémie. Elle s'était d'abord occupée d'Anna. Quand la jeune fille était arrivée pour la première fois au centre, elle ne parlait pas.

En même temps qui se mettrait à faire la causette un premier jour de détention. En général on commence à articuler des mots, grossiers, le 8ème jour. La première semaine se ponctua pour Anna de

diètes et scarifications faites à la fourchette de la cantine qu'elle s'infligeait. Pas de larmes. Jamais une larme. Mettre des sensations physiques sur sa douleur, elle pensait que cela la justifierait. Ensuite, il y eut Rémy. Quand il arriva il y avait de la poudre blanche dans son duvet. Anna devina assez facilement que ce n'était pas un génie du mal, plutôt un intérimaire du mal tout au plus. Lui il avait parlé assez vite, surtout pour évoquer quelle était la profession des mères des gardiens (d'après lui) mais aussi pour demander si il reverrait son chien. Anna ne s'attendait pas à voir un garçon ici. Et le garçon ne s'attendait pas à ne voir que des filles ici. Il avait beaucoup répété au début « Eh Rémy ça s'écrit pas avec un E à la fin, sortez-moi de là ! ». Noémie avait beaucoup protesté pour que l'établissement ne soit pas mixte. Elle avait monté tout un dossier à l'intention du premier ministre pour signaler les dangers ou du moins l'inconfort lié à cette décision. On lui avait répondu, sûrement sans avoir lu son travail que « le manque de place dans d'autres centres et le manque de budget ne permettaient pas qu'on puisse contester cette décision d'Etat ». Résultat Rémy sans E resta ici et d'autres débarquèrent : Jack et Léo. Les deux étaient vite devenus amis. Le premier jour Jack avait vomi de trouille sur Léo qui avait vomi de dégout sur Jack : ils étaient devenus frères de vomi, un lien bien plus fort que les frères de sang les unissait. La dernière arrivée était Camille. Elle avait de grands yeux et une toute petite bouche. C'est pourquoi tout le monde fut étonné quand, le quatrième jour elle beugla sur Noémie : « Me touche pas j'veis t'cramer, j'en ai déjà cramé des minettes comme toi ». Du haut de son mètre vingt-trois elle avait la puissance vocale d'une sirène de police. Ça faisait maintenant deux mois que la petite troupe s'était unie grâce à Noémie, ses travaux de groupe et ses centaines d'idées pour les unir.

L'air était lourd, comme s'il s'était transformé en jus de bananes et qu'il s'écoulait lentement dans les poumons. Le jus de banane. Ce n'était pas bon mais ça manquait à Jack, de toute manière tout manquait à Jack surtout sa petite collection : « 3 black Berry mais surtout... 12 iPhones bon surtout des 6 s mais quand même... Heureusement que j'les ai planqué. Son frère de vomi rétorqua :

- En plus, on ne peut pas plaindre ceux à qui tu voles les téléphones, le lendemain ils devaient déjà en avoir un nouveau ! ». C'était à cette phrase que se résumait la philosophie de Léo : on ne peut pas les plaindre. En fait, il disait cela pour se faire croire que lui aussi avait raison de faire ce qu'il faisait même s'il savait qu'en réalité il avait tort. Souvent la nuit il se revoyait défonçant des vitrines, attrapant deux trois bouteilles et les volant aux gens qu'on ne pouvait pas plaindre mais qu'au plus profond de lui-même il plaignait quand même.

Anna, elle, n'avait pas de pitié pour le type qu'elle avait tabassé, en réalité on ne savait que ça. Un jour Camille était tombé sur son dossier. Anna qui l'avait prise sous son aile le premier jour et ne l'avait pas lâché depuis y était décrite comme violente, dangereuse : elle aurait cassé les deux bras et presque castré un vieil homme sans motif précis. Ça ne lui ressemblait pas. Camille pris la décision de lui en parler mais cela n'aboutit à rien. Anna n'articula pas une syllabe.

Environ une semaine plus tard, Noémie fit venir Camille dans son bureau. Celui-ci était en réalité un placard à balais réaménagé situé dans les arrières cuisines. Entre les vestiges de serpillères qui étaient restés là Noémie baragouina quelques mots :

« Camille tu vas nous quitter ...

- Genre là je vais rentrer chez moi ?

- Pas exactement, tu vas dans un centre hospitalier pour les gens qui ont un léger problème à la tête, murmura Noémie.

- J'vois pas ce que mes migraines viennent faire la dedans, répondit Camille.

- Pas ce genre de problèmes. Tu vas dans un hôpital psychiatrique.

Camille sentit ses yeux piquer. Ils allaient l'enfermer. Alors qu'elle était encore toute petite. Mais pourquoi ? Elle regrettait. Les trois fois elle les avait regrettées.

- Mais Noémie toi tu sais que je voulais tuer personnes tu leurs a dit ? Bafouilla Camille qui commençait à pleurer.

- Ils le savent déjà mon chou mais c'est soit tu te soignes soit tu vas en prison et le juge a choisi ça. Je viendrais te voir, promis.

- Mais c'est pour combien de temps ? Elle pleurait maintenant à grosse larmes. Autant qu'après les incendies.

- Ce sera un peu, ta maison.

- Ça veut dire à vie ! Camille renversa la table et partie dans les couloirs.

Mais si elle y restait pour toute la vie, comment elle ferait pour devenir un livre, on ne peut pas devenir un livre dans une maison, c'est une règle. Et encore moins dans une maison de fous. Parce que quand bien même elle enfrenait la règle et se transformait en livre dans une maison et bien elle serait un livre de fou. Surement un livre sur l'art moderne: ils sont fous. Et ça pas question. Alors elle devrait s'enfuir, comme un lièvre. Non, elle ne peut pas ses oreilles sont trop petites, comme des feuille d'artichaut. Les autres lièvres se moqueraient d'elle, alors elle serait rejetée et devrait habiter pour toute la vie dans un terrier et un terrier c'est une maison et on ne peut pas devenir un livre dans une maison, c'est une règle. Si elle ne pouvait ni s'enfuir ni rester qu'allait-elle faire ?

Elle courut rejoindre la petite troupe pour leur demander leurs avis :

- En fait comme ma tête à besoin de vacances elle va aller dans une maison d'art moderne où on peut pas se transformer en livre et là-bas les lièvres ils n'ont pas des feuilles d'artichaut aux oreilles.

Tous écarquillèrent les yeux sauf Anna :

- Tu sais quoi, les feuille d'artichaut c'est plus mignon et t'as qu'à la faire avant de partir ta transformation.

Camille avait sa solution. Après plusieurs explications d'Anna les autres comprirent et retinrent leurs larmes : le départ de Camille serait une fête mais surtout une transformation.

Léo alla voir Noémie pour lui demander de l'aide. On ne pouvait pas sortir de sa cellule la nuit mais on pouvait tout de même parler. Elle acheta cinq talkie-walkie et leurs distribua.

- Camille je crois que tu veux devenir auteur c'est ça ?

- Non je veux être un livre, je sais pas encore quelle sorte mais un livre, répondit Camille avec un air de « je comprends mieux que toi »

- Je veux faire corps avec les mots, qu'on me comprenne, continua-t-elle.

- Si tu écris le livre, tu lui donnes une petite partie de toi que tu couches sur le papier et cette petite partie de toi sur le papier fais que le livre : c'est toi ! Anna avait une voix en s : suave, sucrée, savoureuse. Elle savait comment parler à Camille.

Celle-ci sourit et acquiesça.

- Voilà, moi je veux me coucher dans le journal.

La nuit venue, ils se retrouvèrent tous sur le canal 5.4. Tous sauf Rémy qui resta un bon quart d'heure sur le canal 4.5 avant de se rendre compte de sa méprise. Camille, comme prévue se mit à dicter. Ils avaient décidé que le genre du livre serait choisi à la fin :

« Donc là tous ce que je dis vous l'écrirez ?

- Oui oui, indiqua la voix métallisée de Noémie à travers le talkie.

- Alors je commence « Il était une fois et pas deux. Deux c'est beaucoup. Mais pas trop. C'est juste ce qu'il faut en fin de compte. Donc je reprends, il était deux fois. Était ? Non, le passé c'est triste. Si on se trompe cela reste gravé et on a peur de retomber dans l'échec – et pour moi, aussi dans les maths, ça me fais frissonner trop de chiffres, c'est comme des lettres qui ne parlent pas. Alors je leur donne des significations mais des fois c'est illogique : le huit pour moi c'est une glace, le cinq un soleil et le trois de l'eau, logiquement ; le huit plus le cinq ça fait de la glace plus du soleil donc de l'eau. Et l'eau c'est le trois mais apparemment ça fait pas trois, il faut toujours que tout soit compliqué. Pardon je me suis égarée. Le passée c'est aussi triste si tu réussis, ça te serviras toujours

d'échelle de comparaison. Le reste de ta vie ne sera que de l'après-succès. Non, je n'utiliserais pas un temps du passé : il est deux fois. C'est un bon début ça, il est deux fois. »

Elle arrêta de parler pendant quelques secondes avant de reprendre :

- Les copains, à la fin vous avez pas mis de point à la fin ?

- Si, pourquoi ?

Camille soupira :

- Le point c'est trop dur, le point c'est vexant, c'est autoritaire et surtout c'est susceptible. Le texte sur le papier c'est moi. Donc le point sur le papier c'est moi. Et est-ce que je suis trop dure, vexante, autoritaire et surtout susceptible ? Non, du moins j'espère et si on met un point et bah ça ruine mes espoirs.

- Alors on met quoi ? demanda Jack.

- Je réfléchis. Une virgule, j'aime bien. Mais en même temps elle ne réfléchit pas la virgule, elle prend tout à la légère. Comme quand elle saute en l'air, entre les lettres. Quand on dit je t'aime elle se glisse entre le T et le A. C'est une rigolote mais elle n'est pas assez sérieuse. Non pas la virgule. On pourrait mettre un point d'exclamation. J'aime bien m'exclamer mais pour un début vaut mieux rester calme...

Et c'est ainsi qu'après une discussion à rallonge on opta pour un point-virgule, alliance parfaite du sérieux et de l'euphorie.

La nuit se déroula ainsi. De temps en temps Noémie en profitait pour caler quelques notions de français :

-« Je veux avec » un x à la fin, compris ?

Ce à quoi les enfants répondaient par des bruits de gomme et des soupirs. Quand le livre ou plutôt la transformation fut achevée on dut choisir le genre. On trouva assez facilement ce serait un livre appartenant au nouveau style littéraire « un fragment de pensée, de soi ».

Tous les matins, Camille ouvrirait son exemplaire d'elle. Peut-être pas aussi libre qu'un « fragment de pensée » mais dans sa tête elle valait bien un livre qui bredouille.

2 - CELLE QUE JE DESIRE

ALICE CORNET

Quand je serai grande, je ne rechercherai ni gloire, ni richesse. Je ne rechercherai ni les montagnes d'applaudissements, ni les paparazzis. La chose que je convoite n'a pas de prix. N'a pas de barrières, n'a pas de limites. Elle est belle, magnifique, grandiose. Parfois le nez à la fenêtre je regarde les oiseaux jouir d'Elle dans l'infini azur du ciel. Les voir planer sans chaînes, sans barreaux me remplit d'une amertume et l'envie me prend alors de me voir pousser des ailes et de les rejoindre. M'envoler à la rencontre de celle que je désire, haut, loin, très loin. Sentir sur mon corps le vent claquer, continuer ma route malgré tout... Ne prendre sur mon dos qu'Elle, m'alléger de tout mes autres bagages, de ces fardeaux que j'ai traîné toute l'enfance.

Ces fardeaux qui m'ont laissé des ecchymoses.

Ces fardeaux qui ont non seulement fait cambrer mon dos mais aussi mon coeur.

Je les jetterai de la plus haute des montagnes pour qu'ils se fracassent en mille morceaux. Quand je serai grande je pourrai enfin survoler des villes, des montagnes enneigées et des océans, sentir la morsure du soleil mais aussi le chaos des orages. Rien ni personne n'atténuera cette soif de Liberté qui fait rage en moi. A jamais je souhaiterai cette vie où rien ne nous retient et où tout nous est possible. Aller où cela me chante, où la vie veut me mener. La laisser divaguer, sursauter, la laisser être elle-même et suivre le rythme. Pour l'instant, le berceau de l'enfance la rend trop petite, trop renfermée, trop morne alors qu'elle devrait être immense, libre, rocambolesque, lumineuse.

Quand je serai grande je souhaite me battre pour ce que je veux, être une combattante. Une combattante libre et avec une ambition de poursuivre ses rêves. De les attraper, les ficeler et les polir jusqu'à ce qu'ils soient, comme la liberté que je convoite, magnifiques et purs.